



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>





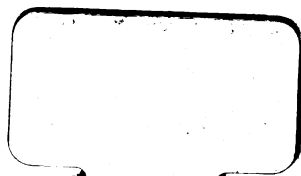
600010814K

26. 033.



600010814K

26. 033.



24921 - 3372

RECHERCHES
SUR
L'HISTOIRE RELIGIEUSE,
MORALE ET LITTÉRAIRE
DE ROUEN.

ROUEN. F. BAUDRY, IMPRIMEUR DU ROI,
RUE DES CARMES, N^o. 20.

Recherches

SUR

L'HISTOIRE RELIGIEUSE,

MORALE ET LITTÉRAIRE

DE ROUEN,

DEPUIS LES PREMIERS TEMPS JUSQU'À ROLLON,

MÉMOIRE COURONNÉ PAR LA SOCIÉTÉ LIBRE D'ÉMULATION DE ROUEN,
DANS SA SÉANCE PUBLIQUE DU 9 JUIN 1826,

PAR THÉOD. LICQUET,

CONSERVATEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE PUBLIQUE DE ROUEN, MEMBRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DE CETTE
VILLE ET DE LA SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRES DE NORMANDIE.



ROUEN,

CHEZ J. FRÈRE, LIBRAIRE, RUE GRAND-PONT, No. 17.

1826.

Recherches

SUR

L'HISTOIRE RELIGIEUSE, MORALE ET LITTÉRAIRE

DE ROUEN,

DEPUIS LES PREMIERS TEMPS JUSQU'À ROLLON.

LES Gaulois n'ont rien écrit de leur histoire, ou du moins aucun monument historique qui leur soit propre n'est arrivé jusqu'à nous.

Entraînés par je ne sais quel sentiment national, plusieurs écrivains (1) ont remonté jusqu'aux premiers temps après le déluge, pour donner des rois à la Gaule. Des compilateurs ont été plus loin encore : ce n'est pas seulement l'origine du peuple qu'ils

(1) *Cæsar's Egassi Bulæi historia universitatis Parisiensis*, t. 1, p. 1.

reportent à ces temps reculés, c'est la fondation même de notre ville. Depuis, la crédulité s'est emparée des esprits. On a supposé, chez nos ancêtres, des divinités qu'ils ne connaissaient pas, et de puériles superstitions sont presque devenues des matériaux de l'histoire.

Rejetons parmi les fables cette foule d'origines et d'étymologies assignées au nom et à la ville de Rouen, étymologies et origines souvent ridicules, quelquefois absurdes, toujours forcées, jamais satisfaisantes. Qu'ont à faire ici, je le demande, et Samothès et son fils Magus? Rhomus et son père Allobrox? Qu'est-ce qu'une *Rota magorum*; une *Romanorum domus* (1)? Qu'est-ce qu'une idole Roth (2), qui n'exista jamais que dans l'imagination de celui qui l'enfanta, et par la simplicité de ceux qui l'ont adoptée?

Veut-on absolument une étymologie au nom de

(1) C'est d'Orderic Vital, *lib. 5*, *apud Duch.*, p. 554, que nous tenons cette étymologie: *Romanorum domus*; il ne dit pas où lui-même a puisé ce renseignement.

(2) Tout le monde connaît l'antienne :

Extirpato Roth idolo,
Fides est in lumine.
Ferro cinctus pane solo
Pascitur et flumine.
Post hæc junctus est in polo,
Cum sanctorum agmine.

Rouen ? Je préférerais, de beaucoup, l'opinion de ceux qui vont la chercher dans la langue primitive du pays. En adoptant leur système, deux mots celtiques composeraient ce nom : *rhath* (prononcez *roth*), grand, et *mag*, ville : *rhathmag*, orthographe latine *rothomagus*, grande ville, chef-lieu, capitale. Mais quand Bullet (1) s'exprimait ainsi, il supposait probablement que notre ville n'avait reçu cette désignation que long-temps après sa fondation, à moins, cependant, que plusieurs villages voisins, dont le nôtre aurait été le plus considérable, n'aient pris naissance dans le même moment. Un savant antiquaire de Rouen (2) fait dériver *Rotomagus* de *rot*, autre mot celtique qui signifie rivière, et de *mag*, ville : *rotmag*, ville sur le bord d'un fleuve. Il retrouve cette étymologie dans plusieurs lieux au bord de la Seine, tels que *Rotobeccus*, *Rotoialum*, *Rodolium*, etc., etc. Ces étymologies n'ont rien que d'assez naturel, quand nous voyons surtout que plusieurs de nos villes et de nos fleuves ont retenu, jusqu'à nos jours, leur ancien nom celtique indiquant très-bien la nature, ou la forme, de la ville ou du fleuve qui le portent (3).

(1) *Dict. celtique.*

(2) M. Aug. Leprevost.

(3) La *Seine*, corrompu de *Sequana*, dérivé lui-même de *quan* ou

Une troisième étymologie , que rien n'empêcherait d'adopter , puisqu'on n'arrivera peut-être jamais à une certitude complète sous ce rapport , serait celle d'un autre de mes savants confrères, M. Marquis. Il la tire du nom *Roth* ou *Roto*, que paraît avoir porté très-anciennement le ruisseau de Robec , *Rotho-beccus*. On convient assez généralement , dit M. Marquis (1), du sens des terminaisons *beccus*, fontaine, ruisseau ; et *magus*, bourgade, ville. *Rothobeccus* était le ruisseau *Roth*, *Rothomagus* le bourg du ruisseau *Roth*.

César ne parle point de Rouen dans ses Commentaires. Pomponius-Méla n'en dit rien dans sa géographie. Aucun écrit antérieur à Ptolémée n'en fait mention. Ce dernier nous donne ainsi le point de départ pour l'histoire de notre ville. Je dis l'*histoire*, quoiqu'il n'y en ait point de possible , à proprement parler , avant l'invasion des Normands. Tout ce qu'il est permis d'entreprendre, tout ce qu'il est raisonnable d'exiger , c'est la réunion chronologique des matériaux , assez peu nombreux ,

squan (a), sinueux , épithète qui convient particulièrement à notre fleuve.

Aumale, en latin *Albamala*, composé des deux mots celtiques *alb*, blanc , et *marl*, marne.

(1) Extrait du Registre des procès-verbaux de la commission des antiquités de Rouen.

(a) L's se préposait fréquemment en celtique. Voyez Bullet.

disséminés çà et là dans les écrivains les moins répandus, dans nos chroniques les plus obscures.

Selon César (1) et Strabon (2), la Gaule primitive était divisée en Belgique, Celtique et Aquitanique. La première comprenait tout le territoire situé entre le Rhin, la mer septentrionale, la Seine et la Marne. Rouen faisait donc partie de la Gaule Belgique. Les Romains ayant achevé la conquête du pays, les Gaules furent divisées en quatre parties (3). Auguste établit ensuite sept divisions. Plus tard, sous Constantin-le-Grand, ces sept provinces en formaient dix-sept, parmi lesquelles quatre Lyonnaises. Rouen fut mis à la tête de la seconde, et l'on soumit à sa métropole la cité des Baiocasses (Bayeux), celle des Abrincatui (Avranches), celle des Aulerci-Eburovices (Evreux), celle des Unelli (Séez), et celle des Aulerci-Diablintes (Coutances).

Ce fut Auguste qui retrancha les Vélocasses, et par conséquent *Rothomagus* (4), de la Belgique, dont ils faisaient d'abord partie, pour les comprendre dans la Lyonnaise.

Rouen était poste militaire, ou ville de garnison,

(1) *De bello gallico*, lib. 1.

(2) Lib. 4.

(3) Ammien Marcellin, lib. 15, cap. 11.

(4) *Velocasses quorum civitas Rothomagus*. Ptolémée, lib. 2.

sous les Justices de la Cour de l'Université de Rouen.
L'Université de Rouen, sous le nom de Cour de l'Université,
le comte de Rouen, et le comte de l'Université.

Si Rouen, sous le nom de Cour de l'Université, est
connue, sous le nom de Cour de l'Université, sous le nom de
de l'Université, et sous le nom de Cour de l'Université, sous le
de l'Université, sous le nom de Cour de l'Université, sous le
de l'Université, sous le nom de Cour de l'Université, sous le
de l'Université, sous le nom de Cour de l'Université, sous le
de l'Université, sous le nom de Cour de l'Université, sous le

A cette époque, le comte de Rouen, sous le nom de
de l'Université, sous le nom de Cour de l'Université, sous le
de l'Université, sous le nom de Cour de l'Université, sous le
de l'Université, sous le nom de Cour de l'Université, sous le
de l'Université, sous le nom de Cour de l'Université, sous le
de l'Université, sous le nom de Cour de l'Université, sous le
de l'Université, sous le nom de Cour de l'Université, sous le
de l'Université, sous le nom de Cour de l'Université, sous le
de l'Université, sous le nom de Cour de l'Université, sous le

La limite nord est établie par les détails qui
suivent :

(1) *Notitia dignitatum per Gallias*. Anne Grævius, t. 1, et *den Bo-*
quet, t. 1.

(2) *Ab Urso*, civitate Hispania, *Ursarienses* sunt dicti. Grævius, ut
supra.

D'autres disent : *Cursarienses*, et même *cursores*, ce qui fournirait une
étymologie plus naturelle. La garnison de Rouen eût alors été composée
d'infanterie légère.

« En 1789 (1), un habitant de cette ville fit l'acquisition d'un terrain situé rue des Carmes, vis-à-vis de celle de la Chaîne. En fouillant dans ce terrain pour y établir des caves et creuser les assises des voûtes, on découvrit des murailles et une construction fort anciennes. La première muraille était parallèle à la rue des Carmes, et posée sur les ruines d'une muraille plus ancienne encore. Elle était construite en moellon d'appareil sur le parement extérieur, depuis le dessus des fondations jusqu'à la retraite. Cette retraite formait un glacis, et *était construite en briques romaines*. Vers le milieu de la hauteur de la muraille, ou pour mieux dire, à six pieds du sol actuel, avait été pratiquée une porte de sortie, dont l'ouverture était de six pieds et demi. En face de cette porte, du côté de la rue des Carmes, était un pavage qui conduisait à cette rue par une montée rapide. Ce pavage était fort usé, quoique de pierre très-dure. L'autre sortie donnait sur le fossé qui régnait autour de la ville.

» La seconde muraille, presque en tout semblable à la première, décrivait un angle droit avec celle-ci. Elle comportait, à sa base, quatre pieds et demi d'épaisseur, et passait sous les murs de l'Hôtel de France. »

(1) Extrait d'un mémoire de feu M. de Torcy, architecte, communiqué

M. de Torcy croit voir ici les restes d'une fortification intérieure.

« Entre la deuxième muraille et le pavage dont il vient d'être parlé , vers l'occident , ont été trouvées trois parties de mur , dont la plus occidentale passe sous la maison de Saint-Lô.

» Ces fouilles ont encore eu pour résultat la découverte de plusieurs antiquités romaines , telles qu'une urne , des épingles d'ivoire , et beaucoup de médailles du haut et du bas empire.

» A la profondeur moyenne de 5 ou 6 pieds , on a reconnu les traces évidentes d'anciens incendies , tant par le bois réduit en charbon , que par une assez grande quantité de pierres , de moellon , d'os calcinés et de blé brûlé. »

Ajoutons que des fouilles ont été aussi entreprises , il y a quelques années , à l'intérieur de la maison de Saint-Lô. Je les visitai , avec plusieurs personnes. A la vérité , elles n'ont rien offert de bien déterminé ; mais très-certainement des objets qui se liaient aux constructions de la rue des Carmes. J'en dis autant d'une maison (1) nouvellement construite rue de la Chaîne , où l'on a reconnu des

à l'académie royale de Rouen par M. Aug. Leprevost , et inséré dans le précis des travaux de cette société , pour l'année 1818.

(1) Appartenant , je crois , à M. Nourry.

vestiges de constructions romaines. Tout cela se tient , ou se tenait.

La limite nord de Rouen est ainsi démontrée , et le fossé dont il vient d'être parlé , régnait sur toute la longueur des deux rues de l'Aumône , qui formaient le côté nord de ce fossé.

Quant aux limites à l'est et à l'ouest , elles se trouvent naturellement en suivant , d'une part , le cours de Robec, de l'autre , la rue de la Poterne , la place du Marché-Neuf , la rue Massacre et la rue des Vergetiers.

Voilà donc la première enceinte de la ville , et elle a été tracée sous la domination romaine.

Rouen n'aura pas d'autres limites déterminées , avant les ducs.

J'ai dit que Rouen était une ville importante à l'époque de la conquête des Gaules par les Romains : cette vérité est de fait. Assurément, Ptolémée n'aura pas inventé qu'il existait alors une ville du nom de Rothomagus , et que ce Rothomagus était la capitale des Vélocasses. Or, Ptolémée florissait dans la première moitié du second siècle. L'histoire de l'église vient d'ailleurs fortifier ici l'autorité du géographe. Ne voyons-nous pas , dès les premiers temps du christianisme , des apôtres arriver dans les Gaules , se diriger sur Rouen , et y fixer leur séjour , comme en un lieu principal , d'où la parole sacrée pouvait se répandre plus facilement dans le pays d'alentour ?

Plusieurs écrivains (1) ont regardé Saint-Nicaise comme le premier archevêque de Rouen ; mais les actes de ce martyr sont environnés de tant d'incertitudes, que je craindrais d'en faire la base de mon opinion. On a dit de la loi qu'elle ne conseille pas : je dirai de l'histoire qu'elle ne doit rien supposer ; et si la loi qui défend a plus de puissance que la loi qui permet, l'historien qui affirme est aussi plus fort que l'écrivain qui présume. Je ne balance donc pas à renoncer aux semi-preuves que pourrait me fournir la mission de Saint-Nicaise, qui, dans tous les cas, ne vint point à Rouen, et je m'attache à Saint-Mellon, qui commence plus réellement, plus historiquement, si je puis le dire, la succession non interrompue des archevêques de cette métropole.

Ce n'est pas que la vie de Saint-Mellon nous offre beaucoup de matériaux : elle nous est précieuse, néanmoins, en ce qu'elle nous donne encore une époque à peu près décisive ; et si Ptolémée a fixé le point de départ primitif pour l'histoire de Rouen, ville romaine, l'apostolat de Saint-Mellon nous montre aussi Rouen recevant pour la première fois l'évangile.

C'est au commencement de la seconde moitié

(1) *Annales Baronii*, t. 1, p. 729. — *Annotationes in S. Iræneum*, p. 43: — Taillepiéd, Farin, Pommeraye et autres.

du III^e siècle que cet archevêque est venu prêcher le christianisme à Rouen. Un grand nombre d'églises furent fondées dans les Gaules à cette époque. De Chartres, de Meaux, de Senlis (1) et de Paris, où il y en avait déjà, la religion s'étendit naturellement dans notre contrée. Si nous en croyons les légendaires, les habitants accueillirent le vénérable pasteur avec soumission et respect. Ils écoutèrent paisiblement celui qui leur parlait au nom d'un Dieu de paix, et virent s'élever, sans murmure, les temples de la religion nouvelle à côté des temples de leur antique religion. C'est cette docilité des habitants à recevoir la parole de l'évangile, c'est leur modération naturelle qui a fait dire par la suite :

« Que les bourgeois ont voulu prendre pour les armes de la ville, au lieu d'un porc lubrique et gourmand, un agneau doux et amiable, tant pour signifier que le sang de nul martyr n'a été cruellement répandu comme aux autres villes de ce royaume, ains ont reçu et traité humainement ceux que Dieu leur a envoyés pour les prêcher, que pour la bonté, bénigne humanité et courtoisie insérée au cœur des bourgeois, qui en leur ville reçoivent toutes sortes de gens » (2).

(1) *Gallia christiana*, t. 1, col. 721.

(2) Voyez Tâillepiéd, *Recueil des Antiquités de Rouen*.

Je ne parle pas ici de la prétendue idole Roth , renversée , dit-on , par Saint-Mellon. Il est à peu près démontré que les actes de cet archevêque ont été , pour cette partie , copiés sur ceux de Saint-Romain. Les reliques de Saint-Mellon , comme celles de beaucoup d'autres , ont été déplacées au IX^e. siècle , pour les soustraire aux ravages des Normands. De là cette multitude de légendes et l'étrange confusion qu'on y remarque. Nous verrons plus tard que le temple de la soi-disant idole Roth a été renversé par Saint-Romain.

Plusieurs écrivains ont attribué à Saint-Mellon la fondation de trois églises : Notre-Dame , sur son emplacement actuel ; Saint-Sauveur , où aurait été le temple de l'idole Roth ; et Saint-Clément , qui se trouvait alors dans une île , c'est-à-dire au bas de la rue actuelle des Cordeliers. On ne sait sur quelles autorités ces écrivains se fondent. Il n'y a point ici de preuve , il n'y a pas même de probabilités suffisantes. Tout ce qu'il est permis de croire , et je dirai , ce qui est vraisemblable , c'est que Saint-Mellon éleva une chapelle , que cette chapelle fut dédiée à la Vierge , et construite sur une portion du terrain occupé aujourd'hui par l'église métropolitaine.

On étend jusqu'à cinquante années la durée de l'épiscopat de Saint-Mellon , et ce fut un demi-siècle de paix pour la ville. Nous ne voyons nulle

part, en effet, qu'elle ait eu à souffrir des persécutions qui donnèrent à la Gaule tant de martyrs des deux sexes. Pour ne parler que du voisinage de Rouen, je citerai Amiens, où le farouche Rictius-Varus déploya plus de barbarie, peut-être, que ne lui en avait commandé son empereur. C'est qu'Amiens faisait partie de la Belgique, dont Varus était gouverneur, et que Rouen avait cessé d'y être compris, comme je l'ai dit plus haut.

S'il en faut croire les actes de Saint-Mellon, cet évêque aurait été finir ses jours à neuf ou dix lieues de Rouen, dans une agréable retraite, que Farin (1) et Pommeraye (2) nomment Hévicour. Avant la légende, souvent douteuse, de Saint-Mellon, il faut consulter la vraisemblance; et il est tout-à-fait incroyable que le pasteur ait ainsi quitté son troupeau. Il n'y avait alors ni coadjuteurs ni grands-vicaires pour remplacer le chef de l'église, et ces premiers missionnaires de l'évangile ne déposaient le fardeau de leurs fonctions qu'à la mort.

Saint-Mellon fut inhumé dans le caveau connu aujourd'hui sous le nom de Crypte de Saint-Gervais, au milieu du cimetière public, c'est-à-dire

(1) *Normandie chrétienne.*

(2) *Histoire des archevêques de Rouen.*

hors la ville et sur le bord du grand chemin , selon la loi et les usages des Romains (1). D'où il suit que la voie romaine qui conduisait de Rouen à Lillebonne , en passant par le Mont-aux-Malades , existait dès cette époque. Il y avait une autre voie romaine de Rouen à Paris : elle traversait Elbeuf, selon les uns , le Pont-de-l'Arche, selon les autres.

On montre encore dans la crypte de Saint-Gervais le tombeau de Saint-Mellon et celui de son successeur Avidien , quoique leurs restes n'y soient plus.

Les documents historiques vont nous manquer pendant un laps d'environ quatre-vingts années. Il ne nous reste guère , durant cette période , que le nom des cinq archevêques de Rouen : Avidien , ou Avitien , qui exerça pendant dix ans , ou à peu près , et qui siégea au premier concile d'Arles en 314 ; Sévère , qui exerça pendant seize ans ; Eusèbe , pendant vingt-cinq ans ; Marcellin , pendant vingt ans ; et Pierre , pendant neuf ans. Rien de plus obscur d'ailleurs , de plus embarrassé , que les calculs chronologiques dont ils ont été l'objet. Concluons , du silence de nos annales , ou qu'il ne s'est rien passé de considérable à Rouen , dans

(1) Bergier , *Histoire des grands chemins de l'empire romain* , t. 1 , p. 263 et suiv.

la plus grande partie du iv^e. siècle , ou bien , ce qui est plus probable peut-être , que les documents historiques sont perdus.

J'arrive à Saint-Victrice , huitième archevêque de Rouen , si l'on veut compter Saint-Nicaise , le septième seulement , en commençant à Saint-Mellon ; et d'abord une difficulté se présente.

Saint-Paulin , évêque de Nole , écrivait à Saint-Victrice en 399 (1) : Enfin , nous entendons citer aujourd'hui honorablement , dans des provinces lointaines , la ville de Rouen , qui naguère était à peine connue dans son voisinage (2). Il semblerait résulter de ce passage de Saint-Paulin , si nous n'avions la preuve du contraire , que la fin du iv^e. siècle serait l'époque la plus reculée que l'on pût assigner à notre ville , comme cité de quelque importance. Il me suffira d'expliquer la pensée de l'évêque de Nole , et j'affirmerai qu'il n'a point voulu parler du rang politique de Rouen , mais uniquement de son état sous le rapport de la reli-

(1) Plusieurs écrivains font commencer l'épiscopat de Saint-Victrice en 402 , 404 et 406 : c'est une erreur , puisque Saint-Paulin lui écrivait en 399 , et que le contenu de ses lettres prouve que notre archevêque siégeait depuis quelque temps.

(2) Denique nunc Rothomagum et vicinis ante regionibus tenui nomine pervulgatum , in longinquis etiam provinciis nominari venerabiliter audimus. — *Sancti Paulini opera*, Parisiis , 1685 , 4^o. , p. 101.

gion. Tout ce que Saint-Paulin dit de Rouen , dans sa lettre , est en ce sens , et il ne faut pas l'entendre autrement.

Ici commence , pour ainsi dire , une ère nouvelle pour la ville de Rouen. Sa population s'accroît , sa réputation s'étend , la religion véritable s'y fortifie. Voyez le tableau séduisant que Saint-Paulin fait de notre ville , dans sa première lettre à son ami (1) : Les temples du vrai Dieu s'y multiplient ; c'est une seconde Jérusalem où l'on jouit de la présence des apôtres , dans la personne de son saint archevêque. Rouen est devenu le séjour favori des anges. La voix du peuple converti ne cesse d'y faire entendre nuit et jour de mélodieux concerts , dont l'objet est de célébrer les grandeurs de Jésus-Christ. Les nouveaux monastères sont peuplés de vierges pures , dont les chastes corps sont autant de sanctuaires où repose l'esprit du Seigneur. Le veuvage est un saint obstacle à d'autres liens sur la terre ; la charité a ses apôtres ; la continence même est devenue un charme mystérieux du lit conjugal (2).

(1, *Sancti Paulini opera* , loc. cit.

(2)..... Vel subjugatorum Deo conjugum arcana germanitas ; quæ orationibus sedulis lætum in operibus suis Christum ad visitationem , non jam maritalis tori , sed fraterni cubitis invitat.

(*Sancti Paulini opera* , p. 102.)

La réputation de sagesse de Saint-Victrice était sans doute immense, puisque les évêques de la Grande-Bretagne l'appelèrent dans leur île pour y apaiser certains troubles, dont le sujet, toutefois, ne nous est point connu. Ce fut au retour de ce voyage qu'il reçut à Rouen une caisse de reliques que lui envoyait Saint-Ambroise, et je me hâte, à cette occasion, de fournir un renseignement que je crois assez curieux.

Jusqu'à cette époque, Rouen ne possède aucun monument littéraire. Les sciences et les lettres florissaient depuis cinq cents ans dans la Gaule Narbonnaise. Les principales villes de cette province avaient leurs écoles publiques, leurs professeurs gagés, leurs grammairiens, leurs astronomes, leurs historiens et leurs poètes, que le nord du pays se trouvait encore privé de ces avantages. Saint-Victrice paraît : l'histoire littéraire de Rouen va commencer. Je veux parler d'un discours que composa notre archevêque à l'occasion des reliques dont il s'agit. Ce discours est intitulé : *De laude sanctorum*. On l'avait longtemps attribué à Saint-Ambroise et inséré comme tel dans plusieurs des éditions qui précédèrent celle des Bénédictins (1690, fol. , 2 vol.). Ces derniers l'ont rejeté de la leur, comme n'appartenant point à cet illustre père de l'église, et en cela ils ont eu raison ; mais ils l'ont rejeté comme

étant d'un écrivain anonyme (1), en quoi ils se sont trompés. C'est au savant abbé Lebeuf que nous sommes redevables du discours *De laude sanctorum* (2), sous le nom de son véritable auteur, qui s'y nomme lui-même (3) et lève ainsi tous les doutes. Et qu'on ne voie pas des détails purement bibliographiques dans ce que je viens de rapporter : le traité de Saint-Victrice est pour nous un véritable monument historique. C'est le premier jalon, si je puis m'exprimer ainsi, placé là, à cette époque, comme pour indiquer que la carrière littéraire de Rouen est ouverte.

Parmi les reliques envoyées à Rouen, il s'en trouvait de Saint-Gervais, dont le tombeau avait été découvert par Saint-Ambroise, en 386 (4). C'était Saint-Ambroise lui-même qui envoyait ces reliques. L'histoire littéraire de Rouen commence donc vers la fin du iv^e. siècle.

(1) Voyez la préface des Bénédictins, au tome 2, où ils disent : *Quod sermo quidam sit habitus ab episcopo anonymo, etc.*

(2) On trouvera ce discours dans le *Recueil de divers écrits pour servir d'éclaircissements à l'histoire de France*, par l'abbé Lebeuf. Paris, 1738, t. 2.

(3) Sed qui ego pauper Victricius, etc., cap. vi, p. xxviii.

(4) *S. Ambrosii opera*. Edit. bened., t. 2, col. 874, epist. xxii, ad sororem suam.

Un grand nombre de monastères et plusieurs églises se sont élevés à Rouen sous Saint-Victrice : on ne saurait le nier. Où sont aujourd'hui ces églises et ces monastères, ou plutôt la place qu'ils occupaient ? C'est ce qu'il est impossible de dire avec quelque certitude ; mais nous savons que cet archevêque fit construire une église tout exprès pour y déposer les reliques de Saint-Gervais, et il est extrêmement probable que celle qui porte aujourd'hui le nom de ce martyr, ne le doit qu'au dépôt de ces mêmes reliques, effectué par Saint-Victrice. La crypte qui existait en cet endroit, était déjà connue pour avoir reçu les restes de Saint-Mellon et de Saint-Avidien ; rien de plus naturel que de rapprocher toutes ces respectables dépouilles et de construire en cet endroit une chapelle ou église dont le nom seul, je le répète, indiquerait suffisamment l'origine.

L'église actuelle de Saint-Gervais occupe donc la place de celle qui fut élevée par Saint-Victrice. Dans l'opinion de M. Aug. Leprevost, cet archevêque aurait aussi consolidé la crypte, et l'aurait mise dans l'état où nous la voyons aujourd'hui.

Farin ne dit rien de l'origine de Saint-Gervais ; Toussaint Duplessis dit simplement qu'il l'ignore. L'opinion que je viens d'émettre, en l'appuyant de considérations particulières, est celle

de l'abbé Lebœuf (1), et je l'adopte sans balancer.

Le dépôt des reliques de Saint-Gervais fut à Rouen l'occasion d'une cérémonie religieuse où le peuple se porta en foule.

« Ici, dit Saint-Victrice lui-même, dans la description qu'il en fait (2); ici, se presse la troupe nombreuse des moines, que l'on reconnaît aux marques visibles de leurs austérités. Là, de nombreux essaims d'enfants font retentir l'air des sons joyeux de leurs voix innocentes. Plus loin, le chœur des pieuses et chastes vierges porte l'étendard de Jésus-Christ. Là, suit une multitude de continents et de veuves, dignes d'un tel emploi, qui acquièrent d'autant plus de gloire, qu'ils s'imposent de plus durs sacrifices. Il ne faut pas, assurément, des efforts ordinaires pour résister à des voluptés connues. Là, ne cherchez ni la pourpre ni la soie, dont des mouvements affectés savent éblouir les yeux. Là, point de perles, de pierreries, de bijoux, objets de mépris pour qui veut gagner Jésus-Christ. Là, tout ornement

(1) Extat in suburbio Rothomagensi ecclesia sub titulo S. Gervasii. Hanc non absurde crediderim locum occupare in quo S. Victricius templum posuerat. (Page VIII du *Monitum* qui précède le discours de Saint-Victrice.)

(2) Hinc monachorum limata jejuniis caterva densatur, etc. Cap. III, p. XX.

respire la chasteté ; tout est divin. On y brille des richesses des cantiques sacrés. Point de nuit, point de veilles où de pareils diamants n'étincellent ; point de lieux saints que de tels joyaux n'embellissent de leur éclat.

» Que ceci soit dit , ajoute notre archevêque en terminant (1), plus pour exhorter que pour enseigner. Que tardons-nous ? Introduisons les divins martyrs dans le temple qui leur est préparé. Assemblons leurs reliques , faisons un faisceau de leurs mérites , réunissons ces semences de la résurrection future. Ce n'est point en vain que j'ai désiré si ardemment de bâtir cette basilique ; l'arrivée des saints justifie mes désirs. Nous avons jeté les fondements, nous avons élevé les murs, et nous voyons aujourd'hui pour qui l'ouvrage s'avance. De là mes empressements et le plaisir que j'ai pris à rouler les pierres de mes mains, à les porter sur mes épaules , à inonder la terre de mes sueurs. Que ne l'est-elle de mon sang pour le nom de mon Sauveur ! (2) »

J'ai voulu citer ces deux passages du discours de notre archevêque , parce qu'il doit faire époque

(1) Cap. XII , ad finem.

(2) Juvat manibus volvere , et grandia humeris saxa portare. Sudorem meum bibat terra ; atque utinam sanguinem , biberet pro nomine Salvatoris ! *De laude SS.* , cap. XII.

dans les annales de Rouen , et que plusieurs endroits nous fournissent encore des renseignements historiques qui ne sont pas dénués d'intérêt.

Tous les biographes de Saint-Victrice s'accordent à reconnaître en lui l'homme vertueux , le prélat charitable , le prêtre savant. Le pape Innocent ne le juge pas autrement dans la célèbre décrétale qu'il adressa de Rome au pieux archevêque , le 15 Février 404 (1). Je remarque cette date , parce qu'elle est la dernière que nous puissions appliquer à l'histoire de Saint-Victrice. De ce moment , les annales ecclésiastiques se taisent , et ce sont à peu près les seules qui puissent nous éclairer dans les obscurités de ces temps reculés. L'époque précise de la mort de Saint-Victrice est ignorée , quoique Farin (2) la place au 5 Août 407. Le corps du prélat fut inhumé dans la cathédrale , d'où on le tira plus de quatre siècles après , pour le soustraire à la fureur des Normands. Ses cendres furent dispersées par les Calvinistes en 1562. L'état de l'église de Rouen , sous Saint-Victrice , est réglé par la décrétale dont je viens de parler. Soit que la discipline se fût déjà relâchée , soit que notre archevêque voulût introduire dans son diocèse un ordre

(1) Voyez cette décrétale dans la *Collection des conciles* , par les pères Labbe et Cossart , t. 2 , col. 1249.

(2) *Normandie chrétienne*.

parfait sous tous les rapports, il consulta le pape Innocent , qui lui transmit des instructions précises à cet égard. Ces instructions sont relatives à l'ordination des évêques ; aux contestations entre les clercs des différents ordres ; au mariage des prêtres , qui ne pouvaient épouser qu'une vierge ; à l'admission des laïcs dans le clergé , admission qui ne pouvait avoir lieu si le laïc avait épousé lui-même une femme qui n'était pas vierge ; à la nécessité où étaient les prêtres et les lévites de ne point habiter avec leurs femmes ; au refus de recevoir à la pénitence les filles qui se seraient mariées après avoir pris le voile sacré. Elles ne pouvaient y être admises qu'après la mort de celui qu'elles auraient épousé.

Je renvoie à la décrétale elle-même pour les règles de discipline qu'elle contient, ajoutant qu'on ne saurait douter de son exécution ponctuelle dans l'église de Rouen , attendu la dévotion fervente , et même scrupuleuse , du prélat qui l'avait sollicitée.

Nos annales particulières sont encore en défaut pendant près d'un siècle, sous les six évêques (1) successeurs immédiats de Saint-Victrice , jusqu'à Saint-Godard exclusivement. Les six évêques dont je parle sont : Innocent , Evode ou Yved , Silvestre ,

(1) Dom Pommeraye n'en compte que cinq , parce qu'il rejette Evode environ cent ans plus tard ; il s'est trompé. Voyez les *Annales du père Lecointe* , t. 1 , p. 680 ; et le *Gallia christ.* , t. XI , col. 9.

dans les annales de Rouen, et me plusieurs endroits nous fournissent encore les enseignements historiques qui ne sont pas les moins intéressés.

Tous les biographes de Saint-Victor s'accordent à reconnaître en lui l'homme vertueux, le prêtre charitable, le pasteur zélé. Le pape Innocent ne le juge pas autrement dans la célèbre bulle qu'il adresse de Rome en plein concile, le 15 Février 1174 (1). Je remarque cette date, parce qu'elle est la dernière que nous puissions appliquer à l'histoire de Saint-Victor. De ce moment, les annales ecclésiastiques se taisent, et ce sont à peu près les seules qui puissent nous éclairer dans l'obscurité de ces temps reculés. L'époque précise de la mort de Saint-Victor est ignorée, quoique l'actin (2) la place au 5 Août 497. Le corps du prêtre fut inhumé dans la cathédrale, d'où on le tira plus de quatre siècles après, pour le soustraire à la fureur des Normands. Ses cendres furent dispersées par les Calvinistes en 1562. L'état de l'église de Rouen, sous Saint-Victor, est résumé par la décrétale dont je viens de parler. Soit que la discipline se fût déjà relâchée, soit que notre archevêque voulût introduire dans son diocèse

(1) Voyez cette décrétale dans la Collection Fabius et Cossart, t. 2, col. 1249.

(2) Normandie chrétienne.

parfait sous tous les rapports, il consulta le pape Innocent, qui lui transmit des instructions précises à cet égard. Ces instructions sont relatives à l'ordination des évêques; aux contestations entre les clercs des différents ordres; au mariage des prêtres, qui ne pouvaient épouser qu'une vierge; à l'admission des laïcs dans le clergé, admission qui ne pouvait avoir lieu si le laïc avait épousé lui-même une femme qui n'était pas vierge; à la nécessité où étaient les prêtres et les lévites de ne point habiter avec leurs femmes; au refus de recevoir à la pénitence les filles qui se seraient mariées après avoir pris le voile sacré. Elles ne pouvaient y être admises qu'après la mort de celui qu'elles auraient épousé.

Je renvoie à la décrétale elle-même pour les règles de discipline qu'elle contient, ajoutant qu'on ne saurait douter de son exécution ponctuelle dans l'église de Rouen, attendu la dévotion fervente, et même scrupuleuse, du prélat qui l'avait sollicitée.

Nos annales particulières sont encore en défaut pendant près d'un siècle, sous les six évêques (1) successeurs immédiats de Saint-Victrice, jusqu'à Saint-Godard inclusivement. Les six évêques dont parle son histoire, Evode ou Yved, Silvestre,

Dom... con... , parce qu'il rejette Evode
 Voyez les *Annales du père*
 xi, col. 9.

Malson (1), Germain et Crescence (2). Mais ici se présente une grande transition historique.

Depuis long-temps la puissance romaine luttait dans les Gaules contre les Francs. Laissons Pharamond, Clodion, Mérovée et Childéric. Clovis affermit sa puissance et place le siège de sa domination à Soissons. Il épouse Clotilde, fille du roi des Bourguignons. Il fait la conquête des provinces situées entre la Somme, la Seine et l'Aisne. La monarchie commence, et voici Rouen ville française.

Après Crescence, Saint-Godard paraît sur le siège de Rouen. Il faut bien que quelques-uns de ses prédécesseurs, depuis Saint-Victrice, n'aient pas apporté dans l'exercice de leurs fonctions tout le zèle qu'elles semblaient leur commander. Nous voyons, en effet, Saint-Godard gourmander sévèrement nos ancêtres (3) d'avoir dégénéré en si peu de temps de leurs vertus. Il leur reproche non seulement de négliger le culte du vrai Dieu, mais encore d'être retournés à celui des idoles. La Nor-

(1) De his duobus nil præter nuda nomina, dit le *Gallia christiana*, t. XI, col. 10.

(2) De quo solum nomen superest. Ibid., col. 10. Ce dernier mourut en 473, selon Farin; en 488, selon Pommeraye; en 494, selon le père Leccointe, *Annales ecclesiastici Francorum*, t. I, p. 130. Cette autorité est la meilleure.

(3) *Normandie chrétienne*.

mandie chrétienne , qu'il ne faut consulter qu'avec circonspection , donne ici , à n'en pas douter , un renseignement exact. Soit que les anciens évêques n'eussent point détruit tous les autels des fausses divinités , soit que d'autres temples de cette nature se fussent élevés sous les successeurs de Saint-Victrice , nous verrons toujours que ces temples existaient en grand nombre dans la province , même aux portes de Rouen , du temps de Saint-Romain , qui paraissait réservé pour en opérer la destruction générale.

Du reste , les actions de Saint-Godard nous sont peu connues. Remarquons néanmoins qu'il contribua à la conversion de Clovis ; qu'il assista au baptême de ce roi , et au concile qui se tint en 511 , par ordre du monarque.

Saint-Godard fut inhumé dans une église *du faubourg* , élevée sur l'emplacement de celle qui porte aujourd'hui son nom (1) : l'origine de cette église est inconnue. On sait seulement qu'il en existait une en cet endroit sous nos premiers archevêques , et qu'elle était dédiée à la Vierge. Farin (2) ne balance pas à y voir un ancien temple

(1) *Fuerat S. Gildardi corpus olim depositum Rothomagi in ecclesia suburbana deiparæ Virgini dicata, sed cui postmodum nomen ab illo est inditum. Acta SS., ap. Boll., Juin, t. 2, p. 68.*

(2) *Histoire de Rouen.*

des druides ! J'ai déjà dit qu'il fallait lire Farin avec précaution.

L'année où se tint le concile dont je viens de parler , fut celle de la mort de Clovis. Ses quatre fils se partagent ses états : Childebert eut le royaume de Paris, qui comprenait le pays qu'on appela depuis Normandie. Rouen se trouva donc sous la domination du troisième fils de Clovis.

Childebert meurt en 558 : Rouen devient du domaine de Clotaire, avec tout le reste de la France.

Clotaire meurt quatre ans après : le royaume est encore divisé en quatre parties, pour autant de fils que laissait Clotaire. Caribert eut le royaume de Paris, et par conséquent Rouen.

Caribert meurt en 566 : ses frères se partagent sa succession. Rouen se trouve alors sous le gouvernement de Chilpéric, roi de Soissons.

Je reviens aux archevêques de Rouen.

A Saint-Godard, qui mourut en 529 (1), succéda Flavius la même année (2). Il assista au deuxième concile d'Orléans, en 533 ; au troisième en 538 ; et au quatrième en 541. C'est à peu près tout ce

(1) *Cointii annales Franc.*, t. 1, p. 355.

(2) Dom Pommeraye dit vers 535. J'observe, une fois pour toutes, que sa chronologie est presque toujours obscure et souvent défectueuse, aussi bien que celle de Farin. L'autorité du père Lecoigne est bien plus importante, et je m'y attache.

que nous savons de lui. On rapporte néanmoins à son pontificat, et l'on attribue à ses démarches la première fondation, vers 540, de l'abbaye de Saint-Pierre, aujourd'hui Saint-Ouen, qui était encore dans le faubourg (1) en 841, quand elle fut ruinée par les Normands. Toussaint Duplessis (2) pense qu'on pourrait faire honneur de la fondation de cette abbaye à Saint-Victrice; mais il ne présente cette opinion que comme une simple probabilité, qui lui a été fournie d'ailleurs par les *Acta SS.* de Mabillon et le *Neustria pia* de Dumontier, quoi qu'il ne le dise pas.

Peut-être conviendrait-il d'entrer ici dans quelques détails circonstanciés, relativement à la célèbre abbaye de Saint-Ouen : mais cela m'entraînerait un peu loin. Je me contenterai d'avoir indiqué l'époque de sa fondation, renvoyant, pour le surplus, aux auteurs que je viens de citer (3).

Après Flavius, qui mourut en 544, vient Prétextat, dont le nom seul rappelle celui de deux femmes trop célèbres : Frédégonde et Brûnehaut.

Rouen se trouvait alors sous la domination de Chilpéric, roi de Soissons. Il épouse Frédégonde,

(1) Mabillon, *Annales bénédictines*, t. 2, p. 620.

(2) *Description de la Haute-Normandie*, t. 2, p. 35.

(3) Artus Dumontier, dans son *Neustria pia*, consacre soixante pages in-folio à l'abbaye de Saint-Ouen.

sa maîtresse , après la mort violente de Galsuinde , sa femme légitime. Brunehaut , femme de Sigebert , roi d'Austrasie , entreprend de venger la mort de sa sœur Galsuinde sur Frédégonde , qui en était généralement soupçonnée , et avec raison , selon toute apparence. Les deux frères Chilpéric et Sigebert sont aux prises. Le premier est battu et se réfugie dans Tournay. Le second s'empare de toutes les places voisines de Paris et pousse jusqu'à Rouen. Il va forcer Chilpéric dans Tournay , lorsqu'il est assassiné par deux émissaires de Frédégonde. Chilpéric revient à Paris , où il fait emprisonner sa belle-sœur Brunehaut , veuve de Sigebert. Peu de temps après , il envoie cette princesse en exil à Rouen. Mérovée , fils de Chilpéric , avait vu Brunehaut dans sa prison à Paris. Brunehaut était encore jeune et belle ; le prince l'aima , elle répondit à sa passion. Tout-à-coup , Mérovée , que son père Chilpéric avait envoyé à la conquête du Poitou , paraît à Rouen , où était alors reléguée la reine Brunehaut. Les préparatifs avaient été faits d'avance ; nos deux amants s'épousent , et Prétextat bénit leur union (1). Chilpéric part aussitôt de Soissons et arrive à Rouen , où il surprend les deux époux qui se réfugient à la hâte dans l'église de Saint-

(1) Prétextat avait tenu Mérovée sur les fonts de baptême. *Gallia christiana*, t. XI, col. 10.

Martin (sur Renelle), bâtie en bois sur les murs de la ville (1).

Ce renseignement, fourni par Grégoire de Tours, est précieux, en ce qu'il fixe la limite de la ville du côté du nord-ouest, à cette époque. On remarquera aussi qu'il est en parfaite harmonie avec ce que j'ai dit de l'existence d'un fossé sur l'emplacement du Marché-Neuf.

Chilpéric pardonne, en apparence, aux deux époux; Frédégonde marche toujours à son but, et poursuit Prétextat, qu'elle accusait d'intelligence avec Brunehaut. Un concile est convoqué à Paris; notre évêque y est cité. On lui reproche d'avoir marié Mérovée et Brunehaut contre le vœu des canons (2); d'avoir conspiré avec le jeune prince contre la vie du roi; d'avoir fait des présents à diverses personnes pour les attirer dans le complot; enfin, d'avoir distribué de l'argent à la populace de Rouen, pour la faire soulever (3). Sur le premier chef, notre évêque n'eut rien à répondre: il nia fortement tous les autres; mais n'en fut pas moins exilé dans l'île de Jersey.

(1) *Quæ super muros civitatis ligneis tabulis fabricata est.* Greg. Turon., lib. 5, num. 2.

(2) Mérovée était neveu de Brunehaut.

(3) Greg. Turon., lib. 5, num. 19

Frédégonde fait nommer une de ses créatures à l'évêché de Rouen : c'était Mélanche.

En 584, Chilpéric tient à Rouen, et préside en personne, une assemblée générale (1), dont on ignore aujourd'hui le but, puisqu'il n'en reste qu'un acte tout-à-fait étranger à notre ville.

Cette même année, les Rouennais apprennent la mort de Chilpéric, assassiné dans une partie de chasse. Ils expulsent Mélanche et rappellent Prétextat, qui rentre dans Rouen, au milieu des acclamations unanimes (2).

Frédégonde habitait alors le Vaudreuil, d'où elle venait souvent à Rouen. Deux ans après le rappel de notre évêque, elle eut, dans Rouen même, une vive altercation avec le prélat. Le dimanche suivant, Prétextat est assassiné à la messe. On le transporte mourant dans son lit. Frédégonde ose lui rendre visite, et feint d'être sensible à son malheur. Nous avons ici, lui dit-elle, de fort habiles médecins qui pourraient vous guérir : souffrez qu'on les fasse venir (3).

Je note ce passage, parce qu'il établit assez

(1) *Conventus generalis. Voy. Concil. Roth. prov.*, apud Bessin, p. 7.

(2) *Cum grandi lætitiâ et laude civitati suæ restituerunt. Greg. Turon.*, lib. 7, num. 16.

(3) *Sunt apud nos peritissimi medici, qui huic vulneri mederi possunt : permitte ut accedant ad te. Idem*, lib. 8, num. 31.

clairement que les sciences étaient alors cultivées à Rouen. A la vérité, il n'est ici question que de la médecine; mais il est impossible que cet art fût pratiqué isolément; trop d'autres en dépendent, et dans le siècle suivant, sous Saint-Ouen, nous entendrons parler de philosophie et de subtilités grammaticales.

Notre évêque, après avoir accusé tout haut Frédégonde, lui répondit ces paroles prophétiques : Dieu me retire de ce monde; mais toi, l'auteur de tant de maux, tu seras maudite dans les siècles (1). Et il mourut.

Le peuple et les principaux de la ville ressentirent une douleur profonde à la mort de Prétextat. Un des seigneurs, qui n'est point nommé par Grégoire de Tours, vint trouver Frédégonde. Il lui reprocha le forfait qu'elle avait commis, et se retirait, quand elle envoya sur ses pas pour l'inviter à sa table. Sur le refus du seigneur, elle le pressa au moins de se rafraîchir, afin qu'on ne dît pas qu'il était sorti à jeun d'une résidence royale. Le seigneur accepte, boit un verre de vin mêlé d'absinthe et de miel (2), et meurt. Frédégonde y avait ajouté du poison.

(1) Greg. Turon., lib. 8, num. 31.

(2) *Accepto poculo, bibit absinthium cum vino et melle mixtum.*
Greg. Turon., ut supra.

Je note encore ce passage qui nous fait connaître une espèce de boisson alors en usage à Rouen.

Un an avant sa mort, c'est-à-dire en 585, notre évêque avait assisté au concile de Mâcon. Il est l'auteur, conjointement avec l'évêque de Chartres, du septième canon, en faveur des pauvres affranchis.

Romachaire, évêque de Coutances, vint à Rouen célébrer les funérailles de Prétextat. Leudovald, évêque de Bayeux et premier suffragant, se mit à la tête du diocèse. De l'avis du clergé, il ordonna que toutes les églises de Rouen seraient fermées, afin que le peuple n'assistât point aux saintes solennités, jusqu'à ce que l'auteur du crime eût été découvert et puni. Voici comme on y parvint, selon Grégoire de Tours. Le bruit s'étant répandu par tout le pays que l'évêque Prétextat avait été tué par Frédégonde, celle-ci, pour se laver de l'accusation, fit fustiger un de ses domestiques, à qui elle imputa le meurtre, et elle le livra au neveu de l'évêque assassiné. Le domestique appliqué à la question, déclara qu'il avait reçu, pour commettre le crime, cent sous d'or de la reine Frédégonde, cinquante de l'évêque Mélanche, et autant de l'archidiaque de Rouen (1),

(1) A regina enim Fredegunde centum solidos accepi, ut hoc facerem; a Melantio vero episcopo, quinquaginta; et ab archidiacono civitatis, alios quinquaginta. Greg. Turon., lib. 8, num. 41.

ajoutant qu'on lui avait promis, en outre, de l'affranchir lui et sa femme.

Sur quoi le neveu de Prétextat tira son épée, et mit l'homme en pièces.

Tel était l'empire et l'ascendant de Frédégonde, qu'elle parvint, malgré ces révélations, à replacer son favori Mélanche sur le siège épiscopal de Rouen. Selon Orderic-Vital (1), il gouverna douze ans cette église. Quant à l'époque de sa mort, elle est incertaine. Le *Gallia christiana* (2), et tous ceux qui l'ont suivi, la placent après 601, parce qu'ils trouvent le nom de Mélanche dans une lettre (3) du pape Grégoire-le-Grand, adressée à plusieurs évêques de cette époque; mais le père Lecointe (4) réfute très-bien cette opinion, et reporte la fin de Mélanche à l'année 598.

Hidulfe succède à Mélanche sur le siège épiscopal de Rouen, et l'occupe vingt-huit ans. C'est tout ce qu'on sait de lui (5).

Hidulfe meurt en 626; Saint-Romain va lui succéder.

(1) *Ecclesiastica historia*, lib. 5, p. 560, apud Duch.

(2) Tom. XI, col. 11.

(3) Voyez cette lettre dans la *Collection des conciles* du père Labbe, t. 5, col. 1466.

(4) *Annal. eccl. Franc.*, t. 2, p. 457.

(5) De Hidulfo nihil compertum habemus. *Gallia christ.*, t. XI, col. 12.

De grandes discussions eurent d'abord lieu dans Rouen, à cette occasion (1). Personne ne pouvait s'entendre sur le choix d'un évêque. Enfin, après plusieurs jours, on eut recours aux prières publiques et au jeûne. Les opinions se rapprochèrent. Le peuple et le clergé convinrent de demander, à Clotaire II, Romain pour évêque (2). Le roi accueillit cette prière.

Romain était alors référendaire, ou chancelier, de Clotaire. Il quitte le siècle : le voilà évêque de Rouen.

Son entrée dans la ville fut extrêmement imposante. Tout le clergé se porta à sa rencontre, et le harangua hors des murs. Les habitants formaient deux haies sur le passage du nouveau prélat. Les enfants chantaient d'harmonieux cantiques. Les rues, les carrefours, les places publiques retentissaient de la joie universelle. Le poète de Saint-Romain (3) va jusques à compa-

(1) Unde inter concives et comprovinciales viros, de substituendo pastore, generalis commotio facta. Et quum se habet in talibus negotiis, eligentium vota in diversum trahebant. — Ex actis S. Romani (Mss.).

(2) Expletis indicti jejunii diebus, fit tanta cleri ac populi, de pastoris electione, concordia, ut omnes Romanum virum sanctum unanimiter sibi eligendum declamarent pontificem. — Ibid.

Il résulte de ces deux citations que le siège épiscopal était électif non seulement par le clergé, mais aussi par le peuple.

(3) *Vita S. Romani* ab auctore antiquo metro conscripta, ap. Martenium anecdot., t. 3, col. 1653.

rer l'entrée de cet évêque dans Rouen , à celle de Jésus-Christ dans Jérusalem (1).

Le nouveau prélat était à peine arrivé , qu'il déploya cette activité dont il ne se relâcha point pendant les treize années de son épiscopat. Saint-Victrice avait fondé beaucoup de monastères ; Saint-Romain détruisit beaucoup de temples païens. Choisissons , entre tous , celui qui était aux portes de Rouen.

Dans le faubourg de la ville , du côté du nord , régnait , en amphithéâtre , une enceinte de hautes murailles. On y pénétrait par un chemin fort étroit , souterrain , ténébreux. Dans l'enceinte du mur extérieur , au milieu d'une grande place , s'élevait un temple majestueux , et , dans le lieu le plus éminent de ce temple , un autel portant le nom de Vénus. C'est ce temple que Saint-Romain , assisté de son clergé et des habitants , renversa de fond en comble. L'évêque porta le premier coup , le peuple acheva la destruction (2).

Tout ce que les actes de Saint-Mellon disent de cet archevêque et de l'idole Roth , ressemble parfaitement à ce qu'on rapporte ici de Saint-Romain et du temple de Vénus. Les légendaires ne font d'ailleurs

(1) Ut Salvatori dudum Solymam venienti. Ut sup.

(2) Et invisam Veneris domum funditus evertunt ; nec præter muri exterioris ambitum , lapidem super lapidem relinquunt. — Ex act. Sancti Romani (Mss.).

qu'une même divinité de Vénus et de Roth. Ils représentent les deux prélats dans le même appareil ; placent les deux temples dans la même direction , relativement au corps de la ville ; en font également un lieu de débauche et de prostitution. En un mot , il y a confusion visible dans les actes ; et je le prouve :

Extrait des Actes de Saint-Mellon.

Dum aliquando vir sanctus extra urbem deambulare , vidit templum Rothi in quo erat ara Dianæ et Veneris.... Et juxta templum fons præclarus qui usque hodie fons Meretricum dicitur.

Cum ad templum pervenisset , latenti in simulachro dæmoni præcepit in Christi nomine , ut.... foras egrederetur.

Tunc Mellonus ad pontificem : Ecce Deus tuus.

Dæmon , dato ululatu , egressus est de templo.

Extrait des Actes de Saint-Romain.

Extabat juxta urbem ab aquilone fanum Veneris , in modum amphitheatrici , ara , titulo , arcanaque libidinum sede famosum.

Tunc accessit Romanus cum clericis , locum purgaturus. Cui unus dæmonium , quasi princeps aliorum , dixit , etc.

Ad hoc episcopus spiritu prophetiæ respondit.

Dæmones signo crucis ejecit , et titulum Veneris evertit.

De ces deux légendes , il faut rejeter celle de Saint-Mellon. Un temple qui eût existé vers la fin du III^e. siècle , sur l'emplacement naguère occupé par l'église de Saint-Lô , ne se fût point trouvé *extra urbem* , quand on réfléchit surtout que les eaux de la Seine arrivaient jusqu'au parvis de Notre-Dame. Farin , tout crédule qu'il est , est obligé de conve-

nir (1) que ce prétendu temple de Roth devait être à l'intérieur de la ville. Il lui échappe même, ce qui est assez curieux, de le comparer au temple abattu par Saint-Romain.

Je ne parlerai pas des nombreux miracles attribués à cet évêque. Je ne dirai rien de ce fameux privilège de la fierte, objet de tant d'écrits, de controverses et de disputes (2): tous ces détails sont suffisamment connus. Ajoutons que la *gargouille* de Saint-Romain n'est rien autre chose que le dragon de Saint-Marcel de Paris, le dragon de Sainte-Marguerite-d'Antioche, et tous les dragons de même nature. On en portait autrefois dans les processions du clergé. Là, comme ailleurs, ces dragons étaient l'emblème de l'idolâtrie vaincue et détruite.

On croit assez généralement, mais il n'y a point de preuves, que Saint-Romain construisit une des églises qui se sont succédées sur l'emplacement de la cathédrale.

Ceux-là se sont trompés qui ont dit que ce prélat avait extirpé le paganisme à Rouen. Saint-Romain détruisit les temples des idoles, mais il ne corrigea point tous les esprits idolâtres. Les habitants

(1) *Normandie chrétienne*, p. 122.

(2) Voy. *Apologia pro S. Romano*, per Adr. Behotium, contra Nic. Rigaltium.

des campagnes voisines étaient bruts, cruels et voleurs (1). Le bas peuple des villes se montrait toujours grossier, superstitieux, ignorant. Les sciences n'étaient cultivées que dans les classes supérieures de la société. Tel était le tableau de Rouen et de ses environs, quand Dadon, que nous appelons aujourd'hui Saint-Ouen, vint prendre les rênes de l'évêché, après Saint-Romain, l'an 640, et non pas 646, comme le disent Farin (2) et Pommeraye (3).

J'aurai tracé l'histoire morale de Rouen et du pays qui l'entoure, en laissant parler ici le vénérable prélat lui-même.

« Je vous avertis surtout, et je vous conjure (4) de ne point observer les coutumes des païens; de ne point croire aux magiciens, aux devins, aux sorciers, aux enchanteurs; de ne les consulter ni pour vos maladies, ni pour aucun sujet. N'observez

(1) Ut, cum in terra cum brutis vel sævis hominibus habitabat (Vandregisilius), in modicum tempus per ejus deprecationem sunt conversi. Ut qui ante *dirptores* fuerant, etc., etc. — *Vita Vandregisilii*, apud Ph. Labbe, *Novæ bibl.*, t. 1, p. 729. — *Acta SS. ord. bened.*, ap. Mabillon, t. 2, p. 532; et ap. Boll., Juillet, t. 5, p. 270.

(2) *Normandie chrétienne*.

(3) *Histoire des archevêques de Rouen*. — Pour la vérification de cette date, voyez Lecointe, ad annum 640; *Gallia christ.*, t. XI, col. 13; et dom Bouquet, t. 4, p. 32.

(4) Rogo vos et cum grandi humilitate admoneo, etc. *Vita S. Eligii*, auctore Audoeno, lib. 2, cap. 15, passim.

point les augures , les éternuements , le chant des oiseaux. Que nul chrétien ne remarque le jour qu'il sort de chez lui , ni le jour qu'il y rentre , car Dieu les a tous faits. Que nul ne fasse attention au jour , ni à la lune , pour commencer un ouvrage. Que nul ne suive les pratiques impies et superstitieuses au premier jour de Janvier. Que personne n'invoque le nom des démons , Neptune , Pluton , Diane , Minerve , ou les génies (1). Qu'on n'aille point aux temples , aux pierres , aux fontaines , aux arbres , aux carrefours , y faire brûler des bougies , ou y accomplir des vœux. Qu'on n'attache point de ligatures au cou d'hommes ni de bêtes. Qu'on ne fasse point de lustrations ou d'enchantements sur les herbes , ni passer des animaux par le creux d'un arbre , ou par un trou fait à la terre. Qu'aucune femme ne suspende de l'ambre à son cou. Qu'aucune , pour faire de la toile , de la teinture , ou tout autre ouvrage , n'invoque ni Minerve , ni autres fausses divinités. »

Ne laissons pas échapper ces deux mots : *toile* et *teinture* ; ils fournissent à eux seuls un renseignement précieux pour l'histoire de notre industrie.

L'évêque de Rouen continue :

(1) J'ai donc eu raison de dire que Saint-Romain n'avait point extirpé le paganisme chez nous. On sait aujourd'hui que la vie de Saint-Eloi , par Saint-Ouen , n'est autre chose , en grande partie , qu'une exhortation de notre pasteur à son propre troupeau.

« Qu'on ne pousse point de cris quand on voit la lune s'éclipser. Surtout, ne proférez jamais de paroles sales ou luxurieuses. Empêchez ces jeux diaboliques, ces danses, ces chants des gentils. Détruisez ces fontaines, coupez ces arbres qu'on appelle sacrés. Ne souffrez pas ces figures que l'on met dans les carrefours, et quand vous en trouvez, brûlez les. Que personne ne s'enivre, que personne n'engage ses convives à boire plus qu'il ne faut.

» Juges qui présidez, rendez des jugements équitables. Ne recevez point de présents pour condamner l'innocent. Ne faites point acception des personnes, ne ravissez point le bien d'autrui. Fuyez, Chrétiens, fuyez la luxure, la concupiscence, la fornication, l'ivrognerie. Corrigez-vous entièrement de l'habitude de jurer, car c'est aller contre les préceptes de Dieu. »

Mais pendant que le bas peuple s'abandonnait aux superstitions et aux vices, résultat nécessaire de l'ignorance, les hautes classes, le clergé surtout, se livraient à l'étude des sciences et des lettres. On connaissait à Rouen Pythagore, Socrate, Platon et Aristote, pour la philosophie; on lisait Démosthènes et Cicéron, pour l'éloquence; Hérodote, Saluste et Tite-Live, pour l'histoire; Homère et Virgile, pour la poésie. J'en pourrais citer plusieurs autres encore; Saint-Ouen les nomme tous dans sa pré-

face, avec mépris il est vrai (1); mais peu importe au sujet que nous traitons. Il en résultera toujours que ces divers auteurs étaient répandus chez nous; qu'on les citait; qu'on en abusait peut-être, en se méprenant sur l'application qu'on en pouvait faire. Voilà pourquoi, sans doute, Saint-Ouen veut ramener les écrivains et les orateurs de son temps, à un style simple et dégagé d'ornements superflus; déclarant d'avance qu'il n'écrit point pour les philosophes désœuvrés, ou les grammairiens pointilleux. D'un autre côté, ce passage de Saint-Ouen fournit ce renseignement fort curieux, qu'on lisait à Rouen, au VII^e. siècle, des auteurs

(1) Quid Pithagoras (a), Socrates, Plato et Aristoteles nobis philosophando consulunt? Quid sceleratorum neniz poetarum, Homeri videlicet, Virgillii et Menandri (b), legentibus conferunt? Quid, inquam, Sallustius, Herodotus et Livius, gentilium texendo historias, christianæ prosunt familiæ? Quid Lysias, Gracchus (c), Demosthenes et Tullius, arti oratoriz insistendo, Christi puris atque præclaris possunt comparare doctrinis? Quid Flacci, Solini, Varronis (d), Democriti (e), Plauti et Ciceronis, aliorumque solertia, quos enumerare supervacaneum puto, nostras juvat utilitates?

(a) Pythagore n'a rien écrit. Saint-Ouen veut sans doute parler des *vers dorés*, qui ne sont pas non plus de Pythagore.

(b) Il ne nous reste, aujourd'hui, que très-peu de fragments de Ménandre.

(c) Quelques morceaux, seulement, des discours prononcés par les Gracques, sont parvenus jusqu'à nous.

(d) Du nombre immense d'ouvrages attribués à Varron, il ne nous reste que son *Traité de la langue latine*, et son livre : *De re rustica*.

(e) Nous ne possédons absolument rien de Démocrite.

dont il ne nous reste rien aujourd'hui, le catalogue de leurs écrits excepté (1).

Le livre de Saint-Ouen n'est pas seulement un monument littéraire de notre ville : c'est encore un document historique du plus haut intérêt. Contemporain des hommes et des choses dont il parle, il retrace des faits dont il a été le témoin. Son ouvrage est l'autorité la plus certaine que l'on puisse consulter pour l'état de Rouen vers le milieu du VII^e. siècle, sous le triple rapport de la religion, de la littérature et des mœurs, éléments historiques bien autrement importants que quelques faits matériels entre des individus isolés.

Saint-Romain détruisit moins d'idoles païennes que Saint-Ouen ne fonda d'établissements religieux (2). Sans parler des dons précieux dont il combla son église métropolitaine, c'est sous lui que nous voyons s'élever les maisons célèbres de Fontenelle, de Jumièges, de Sainte-Austreberthe.

(1) Consultez, à cet égard, le *Bibliotheca græca* de Fabricius.

(2) *Interea summo ardebat studio, ut monasteria et loca sanctorum construeret per totas Francorum provincias, maxime in propria diœcesi, ubi plura cœnobîa magna et nobilia, ex fundamentis construi fecit. Plura autem ex desidia priorum pontificum et abbatum neglecta restauravit. Primo tamen ipsam matrem ecclesiam præ omnibus qui ante eum fuerant, rebus opimis, thesaurisque plurimis ditavit. Inter alia vero ornamenta, fecit ibi lectum auro inclusum (vel insculptum), ob amorem sanctæ Dei genitricis Mariæ.*

C'est sous lui que nous apercevons , pour la première fois à Rouen, un monument à Saint-Nicaise (1). Saint-Ouen , en un mot , se montre le digne imitateur de Saint-Victrice. Le dernier des hommes peut détruire : au génie seul appartient la science de créer.

Remarquons ici que les arts mécaniques n'étaient probablement pas fort avancés chez nous à cette époque , puisque l'évêque Ansbert , successeur de Saint-Ouen , voulant construire un riche mausolée pour y déposer les restes du vénérable prélat , fit venir , à cet effet , des ouvriers de diverses provinces (2).

La quatrième année de son épiscopat , c'est-à-dire en 644 , Saint-Ouen assista au concile de Châlons-sur-Saône. Il y tint le troisième rang entre plusieurs métropolitains et un grand nombre d'évêques.

Saint-Ouen assembla lui-même un concile à Rouen (3). Je trouve ici la preuve que tout ce qu'il dit des mœurs et des usages du temps dans la vie de Saint-Eloi s'applique nécessairement à

(1) Au lieu même où se trouve aujourd'hui l'église de ce nom.

(2) Cum itaque de diversis provinciis plures congregasset artifices , condidit super ejus sepulchrum repam miræ magnitudinis , pretiosis metallis auri argentique decoratam , gemmisque pretiosis adornatam. — Aigrad. , *Vita S. Ansberti* , apud Boll. , Feb. , t. 2 , p. 353. — *Acta SS. bened.* , t. 2 , p. 1057. — *Cointii ann. Franc.* , t. 4 , p. 180.

(3) Époque incertaine.

notre ville et à son ressort. En effet, ce concile, convoqué à Rouen (1) par notre évêque, a pour objet de réprimer précisément les mêmes vices et les mêmes abus dont il se plaint dans son ouvrage. On y trouve jusqu'aux mêmes expressions. Je ne saurais trop appuyer sur ce fait, parce que, je le répète, le livre de Saint-Ouen devient un document du plus haut intérêt pour notre histoire.

Saint-Ouen mourut à Clichy près Paris, en 683, selon l'opinion la plus générale. De grands honneurs furent rendus à ses dépouilles (2). Le roi Thierry et la reine Clotilde accompagnèrent le convoi jusqu'à Pontoise. Un clergé nombreux le suivit jusqu'à Rouen. La population de cette ville et des villages environnants se porta en foule à sa rencontre. Le corps du vénérable pasteur fut inhumé dans le monastère de Saint-Pierre, qui ne tarda pas à prendre le nom de Saint-Ouen.

Au temps de cet archevêque, il y avait, selon toute apparence, une prison d'état vers le bas de la rue de la Poterne. Ce fut dans cette prison que Saint-Ouen, trompé par le maire du palais Ebroin, fit enfermer Philibert, premier abbé de

(1) *Concil. Roth. prov.*, ap. Bessin, p. 8.

(2) Voyez le détail de cette cérémonie dans le *Neustria pia*, p. 4, et dans le tom. 4 des *Annales du père Lecointe*, ad annum 683, p. 61.

Jumièges, faussement accusé du crime de lèze-majesté (1).

Ansbert succéda donc à Saint-Ouen en 683. L'érection du mausolée dont j'ai parlé deux pages plus haut, eut lieu quatre ans après, en 687. L'année suivante, selon le père Lecointe, dont j'adopte toujours la chronologie, un concile fut convoqué à Rouen par Ansbert, qui le présida. Il ne nous reste de ce concile qu'un acte en faveur du monastère de Fontenelle, dont Ansbert avait été abbé.

Une grande famine eut lieu à Rouen et dans les environs, sous l'épiscopat d'Ansbert, qui fit servir les trésors de l'église au soulagement des pauvres (2).

Accusé d'avoir agi contre les intérêts de Pepin, maire d'Austrasie et de Neustrie, si l'on ne veut pas lui donner le titre de roi, l'évêque de Rouen fut exilé à Aumont-en-Hainaut (3). Ansbert parvint à se justifier, obtint la permission de revenir

(1) *Neustria pia*, p. 267.

Pommeraye, *Histoire des archevêques de Rouen*.

(2) Quæ otiose diu congesta fuerant, ad reprimendam famis validæ penuriam, quæ tunc populos undique graviter premebat, dignis tandem indigentium usibus deputavit. — Aigrad., *Vita S. Ansberti*, ap. Boll., ad 9 Feb., p. 352.

(3) *Cointii annal. eccl. Franc.*, ad ann. 692, t. 4, p. 277. — *Gallia christ.*, t. XI, col. 16.

à Rouen, et mourut en 695, avant d'avoir pu effectuer son retour. Ses restes furent transférés à l'abbaye de Fontenelle.

La vie de Saint-Ansbert nous offre un beau trait qui n'est pas absolument étranger à l'histoire de Rouen, puisqu'il eut lieu dans cette ville. Le jour de son entrée en fonctions, notre évêque donna un grand repas. Des personnes de toutes les classes y furent invitées. Il y avait même une table pour les indigents. Le prélat fit placer chacun selon son rang, et alla s'asseoir au milieu des pauvres (1). Avant d'obtenir l'évêché de Rouen, Ansbert avait eu le gouvernement de l'abbaye de Fontenelle. On sait en général que ce monastère et celui de Jumièges possédèrent des vignes. Ce qu'on ignore peut-être, c'est l'époque précise où cette précieuse plante fut cultivée pour la première fois dans nos contrées, et le nom de celui à qui le pays fut redevable de ce bienfait : c'est notre archevêque Ansbert, alors simple religieux de Fontenelle, sous Saint-Wandrille, premier abbé (2). Celui-ci fonda le monastère en 648 (3); il mourut

(1) Aigrad., loc. cit.

(2) Quodam enim tempore, a climate meridiano, distantem a præfato cœnobio passus fere quingentos, hortatu ejusdem viri Dei (Ansberti), B. Vandregisilius vineam plantare et excolere cœpit. — Aigrad., *Vita S. Ansberti*, ap. Boll., Feb., t. 2, p. 349.

(3) *Cointii ann. eccl. Franc.*, t. 3, p. 228.

en 667(1); ce fut donc pendant les dix-neuf années intermédiaires que la vigne fut plantée et cultivée pour la première fois à Fontenelle.

Ici se présente une troisième lacune dans notre histoire particulière. Les annales ecclésiastiques elles-mêmes, qui ne manquent presque jamais au besoin, sont en défaut pour cette époque. Tout ce qu'on peut dire avec certitude, c'est qu'il s'écoula vingt-sept ans(2) sous l'épiscopat des deux successeurs immédiats d'Ansbert; je veux parler de Gripon et de Roland. J'ajoute que l'on se demande encore lequel de ces deux évêques précéda l'autre, et que ce dernier a reçu huit ou dix noms différents. Le savant père Lecoigneux croit néanmoins, contre la plupart des autres écrivains, que Roland exerça d'abord, et Gripon après lui. Il donne au premier, d'après Orderic Vital(3), trois années de fonctions, au second vingt-quatre ans, ce qui place l'élection de Hugues, troisième successeur d'Ansbert, à l'année 722. Cette date concorde avec le *Chronicon Rothornagense*(4), et j'en fais expresse remarque, attendu que les dates de ce document ne

(1) *Gallia christ.*, t. XI, col. 167.

(2) *Cointii ann. eccl. Franc.*, t. 4, p. 347.

(3) *Apud Duch.*, lib. 5, p. 561.

(4) *Apud Labbe, Nov. bibl.*, t. 1, p. 365.

sont pas toujours exactes. La rectification d'une erreur a aussi son importance historique.

Nos matériaux, pendant la première moitié du VIII^e. siècle, se réduisent donc à peu près à la nomenclature de nos évêques. Je ne trouve ici que désordre et confusion. L'histoire se tait sur la ville de Rouen, comme sur beaucoup d'autres. Des intérêts généraux s'agitent seuls à cette époque, tourmentée, si je puis m'exprimer ainsi, pendant les dernières années d'une dynastie qui va s'éteindre. Je me hâte d'ajouter que je parle ici exclusivement de l'histoire civile et religieuse; car j'aurai quelque chose à dire de l'histoire littéraire.

Quoi qu'il en soit, le siège de notre ville devait être alors aussi important que jamais, puisqu'il était recherché et occupé par des personnages du rang le plus élevé. Hugues, dont je viens de parler, *consobrinus Pippini principis Francorum fuit*, dit Orderic Vital (1), et gouverna huit ans l'église de Rouen. Observons, en passant, que ce prélat était à la fois évêque de Rouen, de Paris et de Bayeux; de plus, abbé de Fontenelle et de Jumièges (2).

Après Hugues, vient Radbert, ou Ratbert, ou

(1) *Eccles. hist.*, ap. Duch., lib. 5, p. 562.

(2) *Eccles. hist.*, ap. Duch., lib. 5, p. 562. — *Cointii annales*, t. 4, p. 668. — *Gallia christ.*, t. 7, col. 28.

Robert, qui gouverna quatre ans (1). C'est tout ce qu'on sait de lui (2).

A Radbert succéda Grimo, qui siégea quatre ans.

Rainfroy succède à Grimo. Cet épiscopat fournit la preuve du chaos où se trouvent nos annales à cette époque. Quelques chroniques honorent cet évêque des titres de savant et de généreux ; d'autres parlent de son ignorance et de sa tyrannie (3). Ce qu'on peut affirmer, c'est qu'il administra si mal son église, qu'il fut déposé par Pepin-le-Bref, premier roi de la seconde race, qui donna l'évêché de Rouen à son propre frère Remy. Ce dernier l'occupa dix-sept ans, et mourut au mois de Février 772. Ce fut Remy qui établit le chant romain dans l'église de Rouen, avant même qu'il fût en usage dans aucune autre ville de France.

Dom Pommeraye place ici un autre Hugues qu'il faut écarter. Dom Pommeraye ne paraît pas lui-même tenir beaucoup à son prélat.

Après Remy vient Mainard, ou Magenard. Il fut un des premiers *missi dominici* que Charlemagne

(1) Orderic Vital, loc. cit.

(2) Quæ gesserit, quando sedere vel cœperit, vel desierit Radbertus, penitus ignoramus. *Gallia christ.*, t. XI, col. 18.

(3) *Gallia christ.*, t. XI, col. 19. — Orderic Vital, lib. 5, p. 562. — *Chronicon Fontan.*, ap. Acherium, t. 2, p. 74.

envoya dans les provinces , et dans la nôtre particulièrement (1).

Gilbert occupe le siège épiscopal de Rouen , après Mainard. Je le trouve encore au nombre des *missi dominici* nommés par Charlemagne pour établir la police dans notre pays (2). Il avait été secrétaire d'état de l'empereur , et tuteur de Louis-le-Débonnaire.

Après avoir encore mentionné ici Ragnoard ou Renouard , élu en 828 , et mort en 835 , je suspendrai la nomenclature chronologique des archevêques de Rouen à Gombaut , que le *Chronicon Rothomagensis* (3) nomme à tort Guidivildus (4). Je m'arrête à celui-ci , parce que , entre les années 838 , époque de son élection , et 848 , terme de son existence , je rencontre les hommes du Nord à Rouen.

Mais avant de parler de ces fameux pirates , revenons à l'histoire littéraire du pays.

Chose remarquable ! c'est au v^e. siècle que s'annonce , d'une manière sensible , la décadence des lettres dans les Gaules , et c'est au commencement

(1) Et de illa parte Sequanæ Rodomensi , Magenardus episcopus. — *Capit. reg. Franc.* , apud Baluze , t. 1 , col. 378.

(2) Ibidem , col. 641.

(3) Apud Labbe , *Nov. bibl.* , t. 1 , p. 365.

(4) *Gallia christ.* , t. XI , col. 21.

de ce siècle même, ou plutôt à la fin du précédent, que paraît le premier monument littéraire de notre ville (1). Elle subit néanmoins, comme toutes les autres, les conséquences inévitables que devaient amener les incursions des barbares. L'oisiveté, la paresse, les puérilités, remplacèrent les délassements sérieux et les occupations utiles, et je traverse plus de deux siècles et demi, depuis Saint-Victrice jusqu'à Saint-Ouen, sans rencontrer sur ma route d'autre nom littéraire que celui de notre évêque Prétextat, dont j'ai déjà parlé. Pendant son exil à Jersey, entre les années 577 et 584, il avait composé un recueil d'oraisons, dont il fit lui-même la lecture dans le deuxième concile de Mâcon. Quelques-uns des évêques donnèrent leur approbation à ces prières ; d'autres ne les goûtèrent pas, et l'œuvre de notre évêque n'est point parvenue jusqu'à nous. Grégoire de Tours avait lu ce recueil, sans doute, puisqu'il dit (2) que le style en était assez bon et souvent approprié au sujet.

D'un autre côté, comme toutes les églises cathédrales avaient encore leurs écoles publiques, où l'on enseignait la grammaire, la dialectique, la

(1) Le traité *De laude Sanctorum* de Saint-Victrice : j'en ai déjà suffisamment parlé.

(2) Lib. 8, num. 20.

rhétorique, l'arithmétique, la géométrie, et d'autres sciences, on ne peut guère douter, malgré l'absence de documents matériels, que l'école de Rouen n'ait été florissante sous Prétextat, réputé savant lui-même par tous les historiens.

Point de monuments littéraires sous Mélanche et Hidulfe, successeur de Prétextat. Cette période semblait être exclusivement réservée au crime et à Frédégonde.

Rien non plus sous l'épiscopat de Saint-Romain ; épiscopat célèbre, toutefois, mais par la destruction des temples païens, et non par la culture des lettres.

C'est à Saint-Ouen, digne émule, en tout, de Saint-Victrice, qu'était réservée la gloire de réformer les mœurs, de combattre les superstitions, et d'éclairer les esprits dans notre pays. J'ai déjà mentionné la vie de Saint-Éloi par Saint-Ouen, et j'ai dû le faire dès-lors, parce que cet écrit me fournissait des matériaux pour l'histoire proprement dite. J'y reviens ici, mais uniquement sous le rapport littéraire. Notre archevêque ne composa cet ouvrage que douze ans après la mort de son ami, c'est-à-dire en 672 (1) ; il comprend deux livres, dont le premier, divisé en quarante

(1) *Hisce temporibus Audoenus Rothomagensis episcopus vitam Sancti Eligii conscripsit.* — *Cointii ann. eccl. Franc.*, t. 3, p. 642.

chapitres, donne la vie de Saint-Éloi depuis sa naissance jusqu'à son épiscopat. Le second livre contient quatre-vingts chapitres, et continue l'histoire jusqu'à la première translation du saint, en 660. Le tout est précédé d'une préface ou prologue, dans lequel l'auteur rend compte de son dessein. Les citations nombreuses que fait Saint-Ouen, soit de l'écriture-sainte, soit des pères de l'église, donnent une idée avantageuse de ses connaissances sur ce point. Peut-être les actions de Saint-Éloi ne sont-elles pas rapportées selon l'ordre rigoureusement chronologique; peut-être l'auteur, cédant au goût dominant du siècle, s'est-il un peu trop complu dans le récit des miracles; mais le style, malgré la simplicité que Saint-Ouen a voulu lui donner, comme il le dit lui-même dans sa préface, n'est dépourvu ni de force ni d'ornements. Dans tous les cas, le chapitre xv du second livre, par les raisons que j'ai dites plus haut, est pour nous d'un intérêt qui ne sera contesté par personne.

Quelques écrivains ont fait honneur à Saint-Ouen d'une vie de Saint-Remy (ils ne disent pas lequel); on ne la connaît point aujourd'hui.

Farin, dans sa *Normandie chrétienne*, cite trois vers qu'il attribue, d'après Surius, à Saint-Ouen. Voici le titre et la pièce de vers tout entière, que

j'ai trouvée dans un manuscrit précieux (1) faisant partie de la bibliothèque publique de Rouen :

Item, omni laude dignissimus archiepiscoporum episcopus sanctæ Rothomagensis ecclesiæ Audoenus, dulci modulatione metri infit.

Corpore Gildardus jam fratres atque Medardus
De patre Nectardo procedunt jure paterno.
Illorum mater floret Protagia semper.
In mundum nati, mox emeruere renasci.
Privati culpa carnis baptismatis unda.
Cœlestis ascripti congaudent nomine dicti.
O quam florentes virtutum flore parentes
Qui prolem talem producant lucis in aulam !
Virtus cœlestis statim commiserat ipsis.
Servabant pueri tales documenta magistrî:
Illorum quondam dilexit grœcia causam.
Qui dedit infantes, juvat esse docentes,
Emeriti sensus quos lustrat cœlica virtus,
Et comes æternus quos replet spiritus ælæus :
Jam sic Gildardus profecerat atque Medardus.
Tales ergo viros morum dulcedine miros,
Fratres Gildardum conformes atque Medardum,
Laudibus eximis placeat sustollere cunctis.
Hi veri fratres Christi sub amore calentes,
Ipsos ut sese rectos conantur amare.
Hi sunt Gildardus fratres gemini atque Medardus.
Una dies natos utero viditque sacros,
Albis indutos, et ab ista carne solutos,
Moribus in placidis stabiles et sedens pacis.

(1) Connu sous le nom de *Livre d'ivoire*.

Fratribus electis vere concordat in istis
 Vox nimium suavis , davitica vaticinalis.
 Est quam jucundum fratres habitare per unum !
 Messias Christus sanctorum splendida virtus ,
 Quicquid adest operis præclari , monstrat in ipsis :
 Et sic Gildardus dilucidat atque Medardus .
 O Deus omnipotens , cælos fulgoribus implens ,
 Sanctis perpetuam jugiter vis esse coronam ;
 Tu quoque Gildardo regnum das atque Medardo .
 Consuaves melli , sub carnis jure gemelli ,
 Fratres Gildardus consors simul atque Medardus ,
 Orbi lætitiæ cœlestis munere plenam
 Donant . Hinc , omnes devoti , psallite laudes .
 Consimilis Christus genitori sit benedictus ,
 Ex domino dominus cum solo principe solus ,
 Qui jam Gildardum confoverat atque Medardum ,
 In cœlo meritos cives super æthera notos .

Si ces vers sont réellement de Saint-Ouen , il faut reculer de beaucoup l'invention des vers léonins ; mais précisément parce qu'ils sont léonins , on peut douter qu'il soient de Saint-Ouen .

Un moine anonyme de Saint-Denis , et après lui Aimoin , parlent d'une relation généralement attribuée à notre illustre archevêque . Le sujet de ce récit est la révélation miraculeuse d'un saint hermite de Sicile , relativement au salut du roi Dagobert I^{er} . , que Saint-Denis , Saint-Maurice et Saint-Martin parvinrent à soustraire aux démons , qui prétendaient que l'ame du feu roi leur appartenait . L'anonyme de Saint-Denis , et surtout Aimoin , qui rapporte l'anecdote avec beau-

coup plus d'assurance, ont été réfutés à cet égard, notamment par le père Lecointe et les savants continuateurs de Bollandus. Nous n'avons donc point de raison pour faire honneur à Saint-Ouen de ce titre littéraire (1).

Avant de faire l'ornement de l'église de Rouen, Saint-Ouen avait brillé à la cour, dans la charge de référendaire.

L'histoire littéraire de notre ville, à cette époque, comprend, de nécessité, celle des célèbres abbayes de Fontenelle et de Jumièges. Fondées l'une et l'autre sous les auspices de Saint-Ouen, elles devinrent comme les instruments dont il se servit pour faire fructifier les études. La première surtout s'acquît, sous ce rapport, une réputation que peu d'autres ont égalée. Elle est à peine créée, que les lettres y fleurissent. Une bibliothèque nombreuse et choisie s'y forme tout-à-coup par les soins de Saint-Wandrille, dont elle prendra bientôt le nom. La jeunesse y accourt de toutes parts, et remplit ses écoles. Elle fournit de grands personnages dans presque tous les genres. Tels furent Génésion et Lambert, qui sortirent de son cloître

(1) Voyez, pour la relation elle-même et sa réfutation, *Gesta Dagoberti I, regis Francorum*, apud Duchesnium, t. 1, pp. 585, 586, 587. — Aimoin, *De gestis Francorum*, lib. 4, cap. 34. — *Cointii annales Franc.*, t. 3, p. 44, 45. — Boll., t. 4 du mois d'Août, p. 801.

pour monter sur le siège épiscopal de Lyon (1). Tel fut surtout Ansbert, qui mérita de succéder à Saint-Ouen sur celui de Rouen (2). Ce dernier avait déjà une réputation littéraire avant d'entrer à Fontenelle, où il brilla entre tous les autres. Ce fut de Fontenelle que sortit Wulfranc, accompagné de plusieurs religieux de ce monastère, pour aller prêcher l'évangile aux Frisons.

Pendant son exil à Aumont, Ansbert composa plusieurs ouvrages ascétiques (3) dont on fait l'éloge, mais qui ne nous sont point parvenus. J'en dis autant des actes du concile qu'il tint à Rouen, et dont la rédaction devait lui appartenir. On a encore attribué à notre archevêque plusieurs sermons sur l'assomption de la Vierge ; mais il n'existe point de preuves suffisantes à cet égard.

Moins célèbre, sous le rapport des études, que l'abbaye de Fontenelle, celle de Jumièges doit du moins être citée avec honneur. De ce monastère sortaient régulièrement des religieux qui allaient prêcher l'évangile dans les pays circonvoisins (4), et cette mission ne pouvait être confiée qu'à des hommes en état de la bien remplir. Les noms de

(1) *Neustria pia*, p. 137.

(2) *Idem*, *idem*.

(3) Mabillon, *Annales bénéd.*, t. 2, p. 822.

(4) Mabillon, *Acta SS. bened.*, t. 3, p. 72.

Philibert et d'Aicadre, premiers abbés, suffiraient seuls pour établir que les lettres durent être soigneusement cultivées à Jumièges.

Ce que je viens de dire se rapporte à l'histoire littéraire de Rouen pendant le **vii^e**. siècle. Passons maintenant au **viii^e**., et félicitons-nous d'avance de trouver encore quelques écrivains et quelques écrits au milieu de la confusion de cette époque.

Tout était bouleversé alors. Presque plus de savants prélats à la tête des églises. Des gens sans lettres occupaient les grands évêchés, et plusieurs à la fois. Les abbayes furent encore moins épargnées que les cathédrales. De farouches soldats, des femmes sans mœurs, tels étaient les nouveaux titulaires sous Charles-Martel. Les monastères, sièges des plus célèbres écoles, se trouvaient réduits à une situation misérable, et l'état de Fontenelle était peut-être le pire de tous. Cela se passait au temps des maires du palais. Mais vers la fin du siècle, en 787, le savant Gervolde est nommé abbé de Fontenelle (1) : une heureuse amélioration se fait sentir, et notre fameuse abbaye reprend son premier lustre. Ses écoles se relèvent ; on y enseigne les sciences, les lettres et les arts ; sa bibliothèque devient plus considérable que jamais.

Après l'orthographe, qui fut le premier objet de

(1) Mabillon, *Ann. bénéd.*, t. 2, p. 287.

l'attention de Charlemagne, on s'occupa de calligraphie. Le petit caractère romain prit bientôt la place des caractères mérovingiens, et le monastère de Fontenelle eut la gloire de contribuer le plus efficacement, et le premier, à cette utile réforme. Le moine Hardouin se distingua particulièrement, sous ce rapport, en même temps qu'il enseignait avec succès l'arithmétique et plusieurs autres sciences(1).

De ces réflexions générales passons aux écrivains, connus ou anonymes, pendant le VIII^e. siècle.

Le premier en date, c'est Aigrade, sorti de l'école de Fontenelle, où il avait connu particulièrement notre archevêque Ansbert, dont il a écrit la vie (2).

Il composa cet ouvrage à la recommandation de Hilbert, alors abbé de Fontenelle, et le lui dédia (3).

Aigrade avait aussi donné la vie de Eantbert, autre abbé contemporain de l'auteur; elle est aujourd'hui perdue, et il ne paraît pas qu'on doive jamais la retrouver.

Un écrivain anonyme, mais évidemment moine de Jumièges, a donné, au commencement du VIII^e.

(1) Mabillon, *Ann. bénéd.*, t. 2, p. 287.

(2) On la trouvera dans les *Bollandistes*, au 9 Février, et dans les *Acta* de Mabillon, t. 2, p. 1048.

(3) *Prologus Aigradi ad Hilbertum*, apud Mab. et Boll.

siècle , une vie de Saint-Philibert , premier abbé de cette maison , sous notre archevêque Saint-Ouen. L'ouvrage original était fort mal écrit : il a été retouché depuis , et se trouve , ainsi revu et collationné , dans Mabillon (1).

Jonas , moine de Fontenelle , a écrit une vie de Saint-Wulfranc , d'abord évêque de Sens , puis religieux de notre abbaye , puis enfin missionnaire en Frise (2). L'ouvrage paraît avoir subi , dans l'origine , de nombreuses interpollations ; mais le fond n'en appartient pas moins à Jonas , à qui nous devons encore , selon toute apparence , plutôt qu'à Aigrade , à qui on a voulu l'attribuer , une vie de Saint-Condède , publiée par Mabillon (3).

Un religieux de Jumièges , selon l'opinion commune , a publié une vie de Sainte-Austreberthe , abbesse d'un couvent de filles près Pavilly , aussi fondé sous les auspices de Saint-Ouen. Cet ouvrage est anonyme (4).

Nous pouvons placer ici un poème latin sans nom d'auteur. C'est la vie de notre archevêque Saint-Romain. Le mérite intrinsèque du poème est

(1) *Acta SS. bened.* , t. 2 , p. 816.

(2) Voyez cette vie dans Mab. , *Acta SS. bened.* , t. 3 , 1^{re} part. , p. 355.

(3) *Acta SS. bened.* , t. 2 , p. 862.

(4) *Ibidem* , t. 3 , 1^{re} partie , p. 27.

peu considérable , sans doute ; mais enfin c'est un poëme , et rien ne s'oppose à ce que l'auteur soit réputé habitant de Rouen , au moment où il écrivait (1).

Réfutons ici une erreur que le père Morin , oratorien , a fait commettre aux savants Bénédictins de Saint-Maur. Nous y perdrons un monument littéraire ; mais nous y gagnerons une vérité : et l'historien ne doit pas chercher autre chose.

Le père Morin déclare , dans l'appendix (2) de son grand traité : *De administratione sacramenti poenitentiae* , qu'il a fait usage d'un *Pénitentiel* du VIII^e. siècle , conservé dans la bibliothèque de la cathédrale de Rouen. Les Bénédictins ont accueilli ce renseignement , et ont dit (3) qu'un ecclésiastique de la cathédrale de Rouen avait composé un *Pénitentiel* au VIII^e. siècle. D'abord , ce manuscrit n'est point une *composition* , mais un recueil de formules de bénédictions et d'absolutions. Ensuite il n'est point du VIII^e. siècle , puisqu'il y est fait mention de saints qui ne sont morts qu'à la fin du IX^e. C'est ce qui résulte d'une notice de M. Gourdin , sur ce manuscrit , insérée au précis de l'académie royale de Rouen , pour

(1) Voyez ce poëme dans Martenne , *Anecd.* , t. 3 , p. 1653.

(2) Page 47 (de l'appendix).

(3) *Histoire littéraire de France* , t. 4 , p. 199.

l'année 1812. Enfin, ce prétendu Pénitentiel est le manuscrit très-précieux connu sous le titre de *Bénédictionnaire*, conservé dans la bibliothèque publique de cette ville. Il est du commencement du x^e. siècle.

Je ne trouve plus rien à citer dans le viii^e. siècle. Passons au ix^e.

L'édifice élevé aux sciences et aux lettres par Charlemagne, vers la fin du siècle dernier, se soutient encore au commencement de celui-ci, sous la protection de cet homme prodigieux. Il tombera bientôt avec lui, et l'ignorance envahira de nouveau nos contrées.

Le moine Hardouin, qui a déjà si puissamment contribué à l'illustration du monastère de Fontenelle, va soutenir sa réputation jusqu'en 811. L'abbé Benoît prendra ensuite la direction des écoles, et y fera fleurir la philosophie (1). Il sortira de ce monastère des martyrologes dont les savants Bénédictins de Saint-Maur enrichiront leurs recueils.

La production la plus remarquable que nous devons au monastère de Fontenelle, pendant le ix^e. siècle, c'est un recueil, le premier qui ait été fait, des capitulaires de Charlemagne et de Louis-le-Débonnaire; et c'est au savant abbé Anségise

(1) Mabillon, *Acta SS. bened.*, t. 2. p. 594, à la note.

que nous en sommes redevables. Ce travail, divisé en quatre livres, est de l'année 827., ainsi que l'auteur le dit lui-même dans sa préface (1).

Relevons ici une erreur de la chronique de Sigebert (2).

« Anno 827, Ansigisus, abbas Lobiensis, edicta imperatoris Caroli Magni et Ludovici filii ejus..... digessit. »

Anségise, ou Anségise, n'a jamais été abbé de Lobe. Il faudrait donc lire *Luxoviensis* au lieu de *Lobiensis*, parce que Anségise a été abbé de Luxeu ; mais il y aurait encore faute, attendu que Anségise n'était plus abbé de Luxeu, mais de Fontenelle, en 827 (3).

Le *Chronicon Fontanellense*, publié pour la première fois par dom Luc d'Achery, est l'ouvrage estimable d'un anonyme religieux de Fontenelle, au IX^e. siècle.

Un autre religieux de la même abbaye, et qui tait également son nom, a aussi donné une chronique de Fontenelle, dont il ne nous reste qu'un fragment (4). Il commence à l'année 841, et finit à

(1) Apud Baluze, t. 1, p. 697.

(2) Apud dom Bouquet, t. 6, p. 234.

(3) Voyez le *Chronicon Fontanellense*, apud Acherium, t. 2, p. 279, 1^{re}. colonne, et p. 282, 2^e. colonne.

(4) Apud Duchesnium, t. 2, p. 38.

l'année 856. D'après ce que l'auteur y dit de lui-même, il est démontré qu'il écrivait au ix^e. siècle.

Observons ici que les ouvrages les plus remarquables, parmi tous ceux que j'ai cités, appartiennent à la ville de Rouen. Plusieurs des anonymes peuvent encore lui être attribués. Le reste a été fourni, presque en totalité, par le monastère de Fontenelle, qui, sous ce rapport, comme sous beaucoup d'autres, est lié trop intimement à notre ville, pour qu'il soit possible, je devrais dire permis, de l'en séparer.

Revenons maintenant à l'histoire des faits.

Pepin meurt en 768. Charlemagne et Carloman, ses fils, lui succèdent. La Neustrie fut sans doute du domaine de Charlemagne, puisqu'il fit ses pâques à Rouen, cette même année (1).

La mort de Carloman, arrivée en 771, rend Charlemagne seul maître de la monarchie.

Dès l'an 800, les Normands exerçaient la piraterie sur les côtes de la Manche. Charlemagne visite le littoral, et vient à Rouen pour la seconde fois (2).

En 811, Charlemagne fait son testament. L'église de Rouen y figure parmi les vingt-une métro-

(1) *Caroli Magni vita*, ap. Duch., t. 2, p. 70.

(2) *Ibid.*, p. 79.

poles en faveur desquelles il ordonne des secours en argent (1).

Louis-le-Débonnaire revenant de Bretagne, et retournant à Aix-la-Chapelle, passe par Rouen au mois d'Octobre (2).

Béda, comte de Barcelone, accusé de trahison, se bat contre son accusateur. Il est vaincu et condamné à mort. Louis-le-Débonnaire se contente de l'exiler à Rouen (3).

Louis-le-Débonnaire marche contre les Bretons révoltés, et passe par Rouen au commencement de l'automne. Il y revient, six semaines après, retrouver son épouse, qui l'y attendait par son ordre (4).

Ce fut à Rouen, et pendant ce second séjour, que Louis-le-Débonnaire reçut les ambassadeurs de Michel-le-Bègue, empereur d'Orient (5).

En 841, Lothaire fonda sur la Neustrie, qui appartenait à son frère Charles-le-Chauve. Celui-ci ne pouvant passer la Seine aux environs de Paris, descend par la rive gauche, jusque vis-à-vis de Rouen. Il y trouve vingt-huit vaisseaux mar-

(1) *Capitul.*, ap. Baluze, t. 1, p. 487 — 488. *Cointii ann. eccles. Franc.*, t. 7, p. 161.

(2) *Vita Lud. Pii imp.*, ap. Dom Bouquet, t. 6, p. 102.

(3) *Ibidem*, p. 103.

(4) *Eginhardi ann. de gestis Lud. Pii*, apud Duch., t. 2, p. 268.

(5) *Idem*, *idem*.

chands , s'en empare , s'y jette avec ses troupes , et débarque à Rouen , malgré les milices du pays soulevées contre lui (1).

Cette manœuvre de Charles-le-Chauve prouve qu'il n'y avait point alors de pont à Rouen. Celui du Pont - de - l'Arche , bâti par ce prince , n'existait pas non plus à cette époque. S'il faut en croire Robert Wace , Rouen aurait eu un pont vers le milieu du x^e. siècle , sous Richard I^{er}. , c'est-à-dire deux cents ans avant l'érection de celui qu'on attribue par erreur à l'impératrice Mathilde. Le poète historien fait dire aux alliés qui assiègent Rouen , au temps de Richard I^{er}. , qu'ils ne prendront point la ville tant qu'elle pourra recevoir des vivres par le pont. Plus loin , il dit , en parlant du même duc :

Après dîner quant li envie
A une fenestre s'appuie ,
Qui est de verz Saine turnée ;
Illeuc veit bien une loée ,
Li bois esgarde qui suenz sont
E cels qui passent par li pont.

Je n'examinerai pas , en ce moment , si Wace n'est pas plutôt poète qu'historien , s'il n'a pas ajouté au texte de Dudon , qui évidemment a été son guide en cet endroit. Il me suffit d'établir , positivement , que notre ville n'avait point de pont

(1) Daniel , *Histoire de France* , 4^e. , t. 2 , p. 90.

avant l'arrivée des Normands. J'ajoute , et il est facile de l'établir , que l'impératrice Mathilde n'a point construit de pont à Rouen. Celui qui existait du temps de cette princesse , a été seulement réparé et consolidé par le prince son époux.

C'est de cette année 841 (1), que date cette longue suite de dévastations, de pillages, de meurtres et d'incendies, qui désolèrent notre province pendant l'espace de soixante-onze années consécutives.

Les Normands paraissent donc à l'embouchure de la Seine , remontent jusqu'à Rouen (2), entrent dans la ville le 14 Mai ; *ne tuent point* l'évêque , comme on l'a dit encore tout récemment dans un ouvrage d'ailleurs fort estimable (3); mettent le feu à l'abbaye de Saint-Ouen le 15 ; repartent le 16 ; brûlent l'abbaye de Jumièges le 24 , et se présentent le lendemain devant celle de Fontenelle , qu'ils épargnent moyennant six livres. On ne dit pas

(1) Le curé de Maueval, page 38 de son discours sur la Normandie , fait venir les Normands à Rouen en 804 ; c'est une erreur : le fait dont parle l'auteur appartient à l'année 850.

(2) *Annales Bertiniani*, ap. Dom Bouquet , t. 7 , p. 59.

(3) *Histoire des expéditions maritimes des Normands*, par M. Depping, t. 1 , p. 116. L'auteur n'est cependant pas sans autorité. Ce renseignement est également fourni par l'appendix à la *Chronique de Fontenelle* (Dom Bouquet , t. 7 , p. 231) ; mais c'est une erreur palpable.

si c'était d'or ou d'argent (1). Le chef de cette première et fameuse expédition se nommait Ascer ou Oscher.

A l'approche des Normands, les religieux de Saint-Ouen s'étaient empressés d'enlever les reliques de cet illustre évêque. Elles furent transportées à Condé près Paris (2), et successivement en d'autres lieux, à mesure que les Normands étendirent leurs ravages.

Il m'est d'ailleurs démontré qu'ils ne tuèrent point l'évêque de Rouen en 841 : c'était Gombaut qui siégeait alors, et depuis quatre ans. Or, ce prélat était encore évêque en 848, année de son décès (3).

Après la mort de Gombaut (4), l'église de Rouen fut successivement gouvernée par Paul, de 849 à 855 ; Wénilon, de 855 à 871, selon quelques écrivains, mais plus probablement 869 ; Adelard, de 869 à 872 ; Riculfe, de 872 à 875 ; Jean, de 875 à 889 ou environ ; Vitton, Witton ou Widon, de 889 environ jusqu'à 909 ou 910 ; et, depuis

(1) Pour tous ces détails, voyez la *Chronique de Fontenelle*, Guillaume d'Jumièges, le *Neustria pia*, etc., etc.

(2) *Translat. corp. B. Audoeni*, ap. Martenium, *Anecd.*, t. 3, col. 1669—70.

(3) *Gallia christ.*, t. XI, col. 21.

(4) C'est à lui que j'ai suspendu la nomenclature de nos évêques.

cette dernière année, Francon, qui baptisa Rollon en 912.

Je retrouve les Normands dans notre ville en 845. A Rouen, comme partout, l'esprit national languissait à cette époque, par suite des dissensions qui existaient dans la famille royale ; et la noblesse du pays ne prit aucune mesure pour s'opposer à cette nouvelle invasion des pirates. C'est ainsi du moins que je crois devoir expliquer le passage d'Aimoin, où il dit que les Normands trouvèrent les principaux de la contrée *ad bellandum pigros et timidos* (1).

Quoi qu'il en soit, les Normands pénétrèrent dans la ville sans résistance ; y font quelque séjour ; s'abandonnent à une fureur inconcevable ; se répandent dans le pays circonvoisin ; égorgent les hommes et les femmes ; dévastent les villages ; pillent les monastères ; ravagent les églises (2).

Remarquons ici, en passant, que la Seine gela si fortement à Rouen en 849, que le peuple la traversait sur la glace, *quasi super pontem* (3).

En 850, nouvelle visite des hommes du nord

(1) Ex libris miraculorum Sancti Germani, apud Mabillon, *Acta SS. bened.*, t. 3, 2^e. partie, p. 105. C'est par erreur qu'Aimoin rapporte ce fait à l'année 846. Voyez la note (b) de Dom Bouquet, t. 7, p. 348.

(2) Ex libris miraculorum Sancti Germani, ut sup.

(3) *Chron. Font.*, Dom Bouquet, t. 7, p. 41.

à Rouen. Ce n'est pas que notre ville soit nommément désignée pour cette année, dans les *Annales de Fuldes*, où je puise ces détails ; mais comme elles disent que les Normands remontèrent la Seine et ravagèrent les états de Charles (1), on peut croire, sans craindre de se tromper, qu'ils ne passèrent point devant Rouen sans y entrer. J'ajoute que le chroniqueur anonyme qui commence le recueil des historiens de Normandie dans Duchesne, dit positivement, pour cette année, *deinde Rotumum* (pour *Rothomagum*) *pedestri gradu pervenerunt* (2). Toute la différence est qu'il les fait venir de Frise.

Cette fois Charles-le-Chauve voulait repousser les Normands par la force. Il avait même réclamé, à cet effet, les secours de Lothaire ; mais il change tout-à-coup de résolution, fait un traité avec les pirates, et leur donne des terres qu'ils devaient habiter. Ici Baronius se trompe quand il dit (3) que Charles-le-Chauve donna, en 850, aux Normands, la province qui prit désormais le nom de Normandie. Tout le monde sait que cette concession fut faite à Rollon par Charles-le-Simple en 912.

Je ne serais pas éloigné de croire, d'après la

(1) *Annales de Fuldes*, ap. Dom Bouquet, t. 7, p. 163.

(2) Page 2.

(3) *Annales ecclesiasticæ*, t. 10, p. 70.

Chronique de Fontenelle (1) et le chroniqueur anonyme de Duchesne (2), que les Normands repururent à Rouen au mois d'Octobre 852, sous la conduite de Sidroc et de Godefroy; puis au mois de Juillet ou d'Août 855, sous la conduite de Sidroc et de Bernon. Je les vois du moins remonter la Seine et porter la désolation sur les deux rives.

Charles-le-Chauve, abandonné des siens, est forcé de fuir. Louis-le-Germanique se rend maître d'une partie de la Neustrie. Hincmar et les autres évêques donnent des avis à ce roi, qui venait s'emparer des états de son frère. L'archevêque de Rouen Wénilon, et celui de Ghartres, portent au prince les articles du concile (3).

Charles-le-Chauve ayant réuni de nouvelles troupes, reprit sur son frère le pays que celui-ci lui avait momentanément enlevé. Voulant aussi adopter des mesures contre les Normands, qui ne cessaient de ravager ses états, mais surtout la Neustrie, il convoqua un premier concile à Pitres (5 lieues de Rouen).

Veut-on connaître l'état du pays à cette époque?

Le voici en peu de mots :

(1) Apud Dom Bouquet, t. 7, p. 43.

(2) Page 2.

(3) *Hincmari epistolæ*, apud Dom Bouquet, t. 7, p. 519.

Les étrangers dévorant la contrée ; la campagne déserte ; la population massacrée : les villes à moitié détruites. Partout la discorde , la haine , l'avarice , la rapacité , tous les excès réunis : des gens du peuple , des seigneurs même se mêlant aux dévastateurs , et pillant leur propre pays.

Ces détails s'appliquent particulièrement à notre ville et à ses environs. L'obscurité qui règne dans la chronologie de nos derniers archevêques , depuis l'apparition des Normands jusqu'à la venue de Rollon , fournirait à elle seule la preuve du désordre où se trouvait Rouen à cette époque. Le tableau est sombre , mais il est fidèle , et je l'ai tracé d'après le texte du concile de Pitres (1).

Dans une autre assemblée tenue à Pitres en 864 par Charles-le-Chauve , le roi désigne les villes qui ont , seules , le droit de battre monnaie. Rouen est confirmé dans ce droit , qu'il possédait déjà antérieurement (2).

Je trouve dans les *Annales de Saint-Bertin* , sous

(1) Terram nostram in conspectu nostro alieni devorant terra nostra deserta est . . . habitatores terræ occisi et fugati sunt . . . ecclesiæ et villæ incensæ sunt , quia ignis avaritiæ et rapacitatis atque invidiæ . . . in nobis exarsit et ardet etc. , etc.

Voyez ce concile dans Bessin , page 18 (a).

(2) *Capitul.* , ap. Baluze , t. 2 , p. 178.

(a) Une charte de Charles-le-Chauve , insérée dans le *De re diplomatica* de Mabillon , p. 646 , est encore un monument qui atteste les ravages des Normands.

l'année 866 (1), que les Normands quittent l'île de Saint-Denis au mois de Juillet ; descendent la Seine ; gagnent un lieu commode pour y réparer leurs bateaux ; en font construire de nouveaux , et attendent le payement des sommes qui leur étaient promises. Si je ne me trompe , ce lieu doit être Rouen. En effet, selon les mêmes *Annales*, Charles-le-Chauve suit les pirates dans leur retraite , et vient jusqu'à Pitres. Les Normands étaient donc descendus au-dessous de cet endroit , et je ne vois pas trop dans quel autre lieu que Rouen , au-dessous de Pitres , ils auraient pu réparer et construire des vaisseaux. Ceci n'est qu'une conjecture , mais elle me paraît assez naturelle.

En 868 , la ville de Rouen , comme le reste de la France , fut en proie à une grande famine. Les hommes se dévoraient les uns les autres comme des bêtes féroces (2).

En 873 , la Gaule est ravagée par les sauterelles. Il en passa nécessairement une multitude immense sur le territoire de Rouen , puisqu'il est dit qu'elles vinrent d'orient en occident *jusqu'à la mer Britannique* , où elles furent jetées par le vent et noyées. Rapportées sur nos côtes par la marée ,

(1) Ap. Dom Bouquet , t. 7 , p. 93.

(2) Ex *Chronico Virdunensi*, apud Labbe , *Nov. bibl.* , t. 1 , p. 121.
Ex *Chronico quoque Engolismense*, apud Labbe , *Nov. bibl.* , t. 1 , p. 324.

elles couvrent tout le littoral ; la putréfaction s'établit, l'air se corrompt, la peste se déclare, puis une grande mortalité (1).

« En ce tens (876) vindrent Normanz en France parmer, et entrèrent en Saine, à tout cent barges (2). »

Le 17 Novembre de cette année, Rollon paraît sur le fleuve (3); un vent favorable le porte à Jumièges (4).

Rouen se trouvait alors dans l'impossibilité de se défendre. Ses murs avaient été rasés jusqu'au sol (5) par les précurseurs de Rollon. Les habitants étaient ou ruinés, ou découragés, ou fugitifs. Notre archevêque Jean (6), pensant avec raison que toute résistance était inutile, va trouver le Normand à Jumièges, lui demande la paix et l'obtient. Rollon part aussitôt de la presqu'île,

(1) *Pervenerunt usque ad mare Britannicum, in quod, violento ventorum flatu impulsæ, deversæ sunt. Æstu vero atque refusione Oceani rejectæ, littora maritima repleverunt, etc., etc. Annales Mettenses, apud Dom Bouquet, t. 7, p. 200, à la note (a).*

(2) *Chronique de Saint-Denis.*

(3) *Chronicon Rothomagensis.*

(4) *Guillelmus Gemmeticensis, lib. 2, cap. 9.*

(5) *Solo tenus. Guill. Gemmet., ut supra.*

(6) Et non pas Francon, comme l'a dit d'abord Dudon de Saint-Quentin (*Ap. Duch., p. 75*), copié par la plupart des écrivains qui sont venus après lui. Le siège épiscopal de Rouen était certainement occupé par Jean à cette époque. Francon remplit aussi une mission auprès de

arrive devant Rouen , et amarre ses bateaux près la porte de l'église Saint-Martin (1).

Maître de Rouen , Rollon court assiéger Paris ; échoue devant cette place ; se porte sur Bayeux ; l'enlève d'assaut ; tue le comte du Bessin ; épouse (à la manière des pirates) Poppe, fille de ce comte ; pille ensuite Lisieux et Evreux ; revient sur Paris , échoue encore ; et quitte momentanément notre pays pour aller secourir le roi Alfred en Angleterre.

Le 25 Juillet 885 , une armée de Normands entre dans Rouen. Il n'est question ici , dans les *Annales de Saint-Wast* (2) , que d'incendies , de meurtres , de ravages , de fureurs de toute espèce. Les Français font construire des forts sur la Seine , pour arrêter les Normands dans leurs courses ; ceux-ci triomphent de tous les obstacles.

Je ne veux pas dire que notre ville ait eu à souffrir de cette dernière expédition. Depuis 876 , Rouen se trouvait déjà sous la protection de Rollon , dont il était devenu la place d'armes. Aussi ne

Rollon , mais plus tard. Au lieu de Jean et de Francon , pour cette première démarche envers Rollon , M .Depping , t. 2 , p. 72 , désigne notre archevêque Vitton : c'est une autre erreur. Le fait dont il s'agit eut lieu en 876 , et Vitton n'a commencé à siéger que vers 889.

(1) Saint-Martin-de-la-Roquette , où est aujourd'hui la cour Saint-Martin. D'autres disent que Rollon débarqua au port Morin , ou Morand , c'est-à-dire à la place de la Calende.

(2) Ap. Dom Bouquet , t. 8 , p. 84.

trouvons-nous rien dans nos chroniques, entre les années 876 et 911, qui donne à penser que Rouen fût autre chose que le quartier général des Normands.

Revenu d'Angleterre, Rollon avait recommencé ses ravages en France, et assiégeait Chartres en 911. Il éprouve un échec complet, et revient à Rouen (1). Mais il y rentre la rage dans le cœur, et excite ses compagnons à la destruction de la France. La flamme dévore les églises; les femmes sont emmenées esclaves; le peuple est égorgé; le deuil et l'effroi sont partout (2).

Accablés de tant de malheurs, les Français accusent le roi (3), dont l'inertie les livre sans défense à la rage des Normands. Charles fait appeler Francon, alors archevêque de Rouen, et le charge de dire à Rollon que s'il veut se faire chrétien, il lui abandonnera tout le territoire situé entre l'Epte et la mer Britannique, et de plus qu'il lui donnera sa fille Gisèle en mariage (4).

(1) *Fragmentum hist. Franc.*, ap. Dîch., t. 3, p. 328. Et ex *Libello Hugonis Floriac. monachi*, ap. Dom Bouquet, t. 8, p. 318.

(2) *Succenduntur ecclesie; mulieres ducuntur captivæ; trucidatur populus; fit omnibus in commune luctu.* — *Guill. Genm.*, lib. 2, cap. 17.

(3) Charles-le-Simple.

(4) Charles était marié depuis trop peu de temps pour avoir une fille légitime nubile. Il faut donc croire que Gisèle était enfant naturelle.

L'archevêque revient à Rouen , parle à Rollon , et en obtient d'abord une trêve de trois mois. On convient ensuite de se trouver à Saint-Clair-sur-Epte , pour y traiter d'une paix définitive. La rivière séparait les contractants. Des messagers allaient et revenaient d'un bord à l'autre , transmettant ainsi , tour-à-tour , les articles du traité. Rollon débuta par envoyer dire au roi (1) qu'il ne pouvait faire la paix avec lui , attendu que le pays qu'il lui proposait était dépeuplé , inculte , sans bestiaux ; que ses gens ne pourraient y vivre qu'au moyen du pillage et de la rapine ; qu'il lui fallait encore une contrée d'où il pût tirer des vivres et des vêtements , jusqu'à ce que le territoire offert eût recouvert sa fertilité , sa population , ses troupeaux.

Ce langage de Rollon fait voir , beaucoup mieux que tout ce qu'on pourrait dire , quel était alors l'état de Rouen et de sa campagne.


Charles proposa la Flandre à Rollon. Celui-ci la refusa , alléguant que c'était un pays de marécages. On lui offrit la Bretagne , qu'il accepta. Le traité conclu (2) , Charles retourna dans ses états ; Rollon , accompagné du duc Robert , revint à Rouen , désormais ville normande.

(1) *Dudo , Sancti Quintini decanus* , ap. Duch. , p. 83.

(2) Ce traité , dont on ne saurait nier l'existence , est perdu , et probablement pour toujours.

Rollon tint parole : il se fit baptiser sans délai par l'évêque Francon. Le duc Robert lui servit de parrain, et lui imposa son nom. L'exemple du chef fut suivi par les officiers et l'armée tout entière. Le fier Norvégien (1) devient le bienfaiteur du pays dont il avait été le plus grand fléau. La population reparait dans les campagnes ; une police active et sévère est établie ; le brigandage est réprimé ; plus de pillards sur les routes ; plus de voleurs dans les villes. Rouen se relève de ses ruines ; ses monuments se réparent ; son enceinte s'agrandit ; et notre cité, sous le premier de ses ducs, va préluder, par l'illustration militaire, à tous les genres de gloire et de célébrité nationales.

(1) Et non Danois, comme on l'avait généralement cru jusqu'ici. Les recherches de M. Depping ne laissent aucun doute à cet égard.



NOTE.

Je n'ai abordé qu'en passant le point de la question relatif à l'état civil de Rouen depuis les premiers temps jusqu'aux ducs. Je n'ai pas jugé nécessaire de m'étendre beaucoup à cet égard, attendu que la ville de Rouen, comme toute autre faisant partie d'un vaste empire, n'a pu avoir de législation spéciale, pas plus qu'une religion particulière. Il fallait donc ou s'enfermer dans des bornes étroites, ou s'égarer dans des généralités sans limites. J'ai préféré le premier parti. Je me contenterai de rappeler ici qu'à Rouen, comme dans le reste des Gaules, avant la conquête par les Romains, on reconnaissait une division des hommes en trois classes : les druides, les chevaliers, le peuple ; trois mots que long-temps après on a traduits par ceux-ci : le clergé, la noblesse, le tiers-état. La théologie, la morale, l'astronomie, la botanique, la médecine, la jurisprudence, toutes les sciences élevées, étaient du domaine des druides ; les chevaliers commandaient sous eux ; le peuple obéissait à ces deux premiers ordres, et supportait exclusivement les charges de l'état.

Quand Auguste vint dans les Gaules, il confirma et perfectionna le système de César, ou plutôt celui

de la politique romaine ; c'est-à-dire qu'il conserva aux villes leurs lois, leurs magistrats, leur administration.

Satisfaits d'une domination essentiellement protectrice dans ses commencements, les Gaulois voulurent être Romains ; ils le devinrent bientôt ; et, dès le règne de Caracalla, plusieurs villes obtinrent le droit de bourgeoisie ; les principales familles purent aspirer aux grandes dignités de l'empire. Si Rouen ne figure point dans la *notice* de ces grandes dignités comme siège d'un magistrat supérieur, mais seulement comme poste militaire, il faut sans doute en chercher la cause dans sa position géographique. Du reste, et puisque Rouen était capitale, il faut nécessairement penser qu'elle était l'une des villes où les magistrats romains établissaient leurs *conventus*, quand ils venaient rendre la justice dans les Gaules.

Le droit romain était donc généralement suivi chez nous dès le commencement du III^e. siècle ; les tribunaux prononçaient conformément à la nouvelle jurisprudence ; la langue celtique était abandonnée, le latin lui avait succédé ; en un mot, tout était romain dans les Gaules à l'arrivée de Clovis. En conservant les titres distinctifs des individus, ce prince altéra néanmoins d'une manière sensible l'administration civile du pays, au profit de la puissance militaire. Ces deux pouvoirs, parfaitement

isolés et indépendants l'un de l'autre sous la domination romaine, se confondirent sous celle de Clovis. Les fonctions ne furent pas précisément supprimées, mais, elles passèrent à des hommes animés d'intérêts tout différents, et le régime civil dégénéra bientôt en despotisme militaire, sous des ducs et des comtes étrangers, par habitude, à la connaissance du régime municipal.

A l'époque où parut Clovis, le christianisme avait fait de grands progrès dans les Gaules. Le vainqueur comprit que l'opinion du clergé lui était nécessaire. Il honora les évêques, les appela dans ses conseils, confirma leurs privilèges; et la religion, sans le savoir, devint le plus ferme appui de la politique.

L'histoire des successeurs de Clovis, jusqu'à la chute de sa dynastie, est celle du crime, du désordre et de la confusion. Le régime civil disparaît, si je puis le dire, dans cet affreux amas de forfaits et d'atrocités. On peut juger de ce qu'il devait être à Rouen, au temps de cette femme qui payait un assassin pour tuer notre évêque Prétextat, accusait ensuite le meurtrier, le faisait fustiger publiquement, et mettre en pièces sans autre forme de procès. Un siècle plus tard, environ, Saint-Quen adresse aux juges des exhortations qui donnent à penser que les arrêts des tribunaux se rendaient au poids de l'or, et que le pauvre, innocent, perdait sa cause contre le riche coupable. Il y avait bien, de droit,

si l'on veut , un état des personnes réglé par ce qui restait de l'administration romaine , et par l'introduction de la loi salique ; mais cet état pouvait-il exister de fait pendant cette période de trouble , de bouleversement et d'anarchie ? pendant cette période où la monarchie , tantôt partagée entre les enfants du roi qui mourait , tantôt réunie sous un seul pour être de nouveau morcelée , n'était là que comme la proie ensanglantée qui devait rester au plus fort , au plus cruel ou au plus adroit ?

Il ne fallait rien moins que le génie de Charlemagne pour poser une digue à tant de maux et réparer tant de malheurs. Sous le règne de ce grand homme , l'état civil reparaît en France ; la liberté publique est assurée ; la justice reprend son cours ; les comtes n'osent plus tyranniser le peuple ; l'ordre légal se rétablit partout sous les pas des *missi domini* ; la morale ressaisit son empire à la voix des évêques , délégués spécialement à cet effet par le monarque.

Les démêlés qui survinrent dans la famille royale sous les successeurs de Charlemagne ; la division qui en résulta parmi les grands , et qui s'étendit nécessairement au peuple ; la naissance du système féodal ; l'affaiblissement de l'autorité souveraine , qui en fut la conséquence rigoureuse , replongèrent la France dans ce chaos dont Charlemagne l'avait un moment retirée. L'apparition des Normands , leurs

excès , leurs ravages , mirent enfin le comble au désordre de l'administration et à la misère du peuple , jusqu'au moment où Rollon vint tout réparer dans notre province , en se la faisant donner par le roi de France.

Dans tout ce que je viens de dire , il y a peu de chose que l'on puisse appliquer particulièrement à notre ville. Son état civil fut celui de beaucoup d'autres¹, soit qu'on le cherche au temps des Gaulois , des Romains ou des Francs. Mais elle occupe nécessairement un point dans le tableau général que je viens d'esquisser, et nous devons toujours l'apercevoir sur les plans divers dont il se compose.

FIN.



